

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,

OCTOBRE 1764.



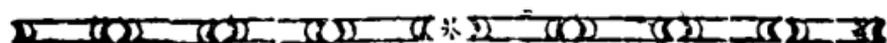
NEUCHÂTEL,
Chez JEAN FREDERIC HUGI:

MDCCLXIV.

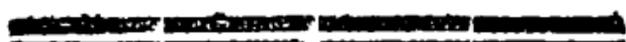




JOURNAL HELVETIQUE.



OCTOBRE 1764.



CONTINUATION

*De l'Examen du Chapitre douzieme du
Traité sur la Tolérance.*

ON nous objecte encote , *poursuit*
 l'Auteur de ce Traité , que le Peuple
 Juif fut très ignorant & très barbare.
 Il est dit , (*Nomb ch. XXXI.*) que
 dans la guerre qu'il fit aux Madianites,
 MOISE ordona de ruer tous les enfans
 mâles , & toutes les mères , & de parta-
 ger le butin. Les Vainqueurs trou-
 vèrent dans le camp 675000 brebis .
 72000 bœufs , 61000 moutons . & 32000

„ jeunes filles, & tuèrent tout le reste.
 „ Plusieurs Comentateurs même préten-
 „ dent, que trente deux filles furent im-
 „ molées au Seigneur: *Cesserunt in partem*
 „ *Domini triginta due anime.* „

Après avoir lû ces mots *on vous objecte* &c. il semble qu'on devoit trouver, dans la Note, la réponse à l'objection proposée; mais au lieu de cela, on y dit simplement, „ **MADIAN** n'étoit point com-
 „ pris dans la terre promise: C'est un
 „ petit Canton de l'Idumée, dans l'Ara-
 „ bie pétrée; il comence vers le Septen-
 „ trion au torrent d'Arnon, & finit au
 „ torrent de Zared, au milieu des ro-
 „ chers, & sur le rivage oriental du lac
 „ Asphaltide. Ce Pays est habité aujour-
 „ d'hui par une petite Horde d'Arabes: Il
 „ peut avoir huit lieues de long, ou en-
 „ viron, & un peu moins en largeur. „

Non seulement nôtre Anonyme veut bien ne point nier, ce qu'on lui pose en fait, que le Peuple Juif fut très ignorant & très barbare; mais de plus, sans s'inscrire en faux contre la narration de **MOÏSE**, il laisse assés voir, qu'il pense que cet Historien s'est imprudemment joué de la crédulité des lecteurs, en voulant persuader, que les Israélites avoient remporté de Madian un si grand butin, en

brebis , en bœufs , en ânes , & en jeunes filles ; puisqu'il n'étoit , selon l'Anonyme , qu'un petit Canton de l'Arabie pétrée , qui peut avoir huit lieues ou environ de long , & un peu moins en largeur , & qui est habité aujourd'hui par une petite Horde d'Arabes.

Mais sur quoi se fonde-t-on , pour décider ainsi , que le Peuple Juif fut très ignorant ? La première Antiquité a-t-elle quelque chose de comparable aux Livres de MOÏSE , leur grand Docteur & Législateur , qui leur donoit de si sublimes idées de Dieu & de si excellentes règles pour les mœurs , pendant que par tout ailleurs on ne se repaissoit que de fables , & l'on vivoit dans l'idolâtrie & dans le débordement ? Mais , dira-t-on , la plus forte preuve de l'ignorance d'une Nation , c'est sa barbarie , & la barbarie des Juifs est toute prouvée , par le traitement qu'ils firent aux Madianites , de l'aveu même de MOÏSE. Cela seroit vrai , si MOÏSE ne nous apprenoit pas en même tems , que les Juifs ne furent en cette occasion que les Exécuteurs des vengeances de Dieu , justement irrité , de ce que les Madianites s'étoient servis de leurs femmes , pour faire tomber dans la prostitution & l'ido-

latrie, un Peuple qu'il avoit retiré d'Égypte, par sa puissance, & conservé si miraculeusement dans le Désert, pour en faire son Peuple particulier. Dieu n'avoit-il pas dit à MOÏSE, *Traite en ennemis les Madianites, & frappe les; parce qu'ils vous ont traités eux mêmes en ennemis par leurs pièges, lorsqu'ils ont tendu devant vous des pièges, dans l'affaire de PEHOR, & par le langage de COZBI leur Sœur, Fille d'un Prince de Madian, qui fut tuée au jour de la plaie, causée par l'événement de PEHOR.* Nomb. XXV. v. 17-18? MOÏSE n'envoya à cette guerre que douze mille homes, savoir mille de chaque Tribu, avec PHINE'ES Fils du Pontife ELEASAR, & Dieu couronna leur expédition d'un succès si glorieux, que sans perdre un seul home, ils tuèrent cinq Rois de Madian, avec le Prophète BALAAM, & tous les homes qui leur tombèrent entre les mains; brulèrent toutes leurs villes, leurs châteaux & leurs demeures, & emmenèrent prisonnières toutes leurs femmes, avec leurs enfans de l'un & de l'autre sexe; & une prodigieuse quantité de butin. MOÏSE étant sorti du Camp, pour aller au devant des vainqueurs, se mit fort en colère contre les Officiers de l'armée & leur dit: *Prétendez vous conser-*

ver toutes les femmes ? Vous savez que ce sont elles , qui suivant le conseil de BALAAM, ont porté les Enfans d'Israël à la révolte contre l'Eternel , dans l'affaire de PEHOR , ce qui atira une plaie sur le Peuple de l'Eternel. A présent donc tuez tous les mâles d'entre les petits enfans & faites mourrir toutes les femmes , qui ont été la compagnie des homes , mais réservés pour vous toutes les jeunes filles , qui n'ont été de comerce avec aucun home. Si , par l'ordre de Dieu, MOISE fit tuer devant les yeux des femmes Madianites, leurs enfans mâles, ce fut peut être pour faire mieux sentir à ces prostituées , dans la fin tragique des principaux objets de leur tendresse , qu'elles voyoient égorger , un surcroit de maux , qu'elles s'étoient attiré par l'atrocité de leur crime , & pour ne leur pas laisser la consolation de penser , que leurs fils vengeroient un jour la mort de leurs mères. Mais puisque sans un comandement exprès de MOISE, le Peuple Juif auroit épargné toutes les femmes & tous les enfans , ce Peuple n'étoit pas si barbare qu'on se le figure. Puisque les Commentateurs se rendroient ridicules , s'ils disoient , qu'on immola au Seigneur soixante & un âne , ce n'est pas à eux une

moindre absurdité de dire, que trente deux filles lui furent immolées. L'expression du texte est la même à l'un & à l'autre égard.

Si l'Auteur du Chapitre que j'examine eût consulté avec plus de soin les anciens monumens, il se seroit bien gardé de parler du Pays de Madian, come d'un petit Canton de l'Idumée, dans l'Arabie pétrée, & de dire, qu'il comence au Septentrion, au torrent d'Arnon, & finit au torrent de Zared. Est-ce entre ces deux torrens qu'habitoit JETHRO, Sacrificateur de Madian, lorsque MOISE paissant le troupeau de son Beau-Père vint à Horeb, à la Montagne de Dieu, *Exo. III. v. 1*? Ce n'est pas le Pays de Madian, mais celui de Moab, qui començoit vers le Septentrion, au torrent d'Arnon, *Jug. XI. v. 18*. Il y a, dit PHILON, *les Arabes, Nation très nombreuse, dont l'ancien nom étoit celui de Madianites*, Lib. VII. de *morititudine*. On trouve encore des traces du nom de Madian, dans la Ville de *Midian* située à l'Orient de la Mer rouge. JOSEPHE dans le quatrième Livre de ses *Antiquités* ch. 7. écrit que Pétra, *principale Ville des Arabes, avoit été appelée Arékémé d'un Roi Madianite nommé REKEM*. L'un des cinq Rois Madianites, que les

Juifs tuèrent s'apelloit REKEM , Nomb. XXXI. v. 8. Or tous ceux qui ont quelque teinture de la Géographie ancienne savent , que PETRA étoit à l'Orient de la Mer rouge , & par conséquent très éloignée du Canton où nôtre Auteur place Madian. Mais si les Madianites avoient possédé si peu de terrain , comment ceux de cette Nation , que la terreur avoit chassé de leur patrie à l'approche des Juifs , auroient-ils pû se multiplier assés , dans l'espace d'environ deux cents ans , pour être en état d'opprimer , come ils le firent pendant sept ans , les Israélites , Jug. VI. v. 1. 2 ?

„ Il est certain par le texte , dit nôtre „ Anonyme , que JEPHTE' immola sa Fille. „ Je crois pouvoir démontrer le contraire , par le texte même. Voici ce qu'il porte : JEPHTE' fit alors un vœu à l'Eternel , & dit , si vous me livrez entre les mains les Ammonites , & qu'il y ait quelque chose qui sorte , ce qui sortira des portes de ma maison au devant de moi , lorsque je retournerai en paix de chez les Ammonites , sera alors à l'Eternel , ou je le lui offrirai en holocauste. Quand je traduis la lettre *vau* par la particule françoise disjonctive *ou* , j'y suis autorisé par l'usage de la langue hébraïque. ABIMELEC disoit à son Peu-

ple, en parlant d'ABRAHAM & de SARA, celui qui touchera cet homme ou cette femme sera puni de mort; Gen. XXVI. v. 11. Voyés encore Exo. XXXI. v. 15. Celui qui frappera son Père ou sa Mère sera mis à mort. A suivre donc ici le sens de cette particule disjonctive, JEPHTE' fit vœu de consacrer à Dieu, ce qui sortant de sa maison, se présenteroit le premier à lui, si c'étoit une personne, ou une bête, que la Loi ne permettoit pas d'immoler; ou de l'offrir en holocauste, si c'étoit une bête dont l'offrande pût être acceptée. La suite de l'histoire nous apprend que la fille de JEPHTE' se fit simplement Religieuse, pour accomplir le vœu de son Père. »

» Comme JEPHTE' venoit à Mitspa en sa maison, sa fille qui étoit unique, parce qu'il n'avoit point de fils, ni d'autre fille qu'elle, vint au devant de lui, avec des tambours & des flutes. Dès qu'il la vit, il déchira ses vêtemens, & lui dit, Ha! ma Fille, vous me causez un grand trouble, d'autant que vous étiez vous même ma consolation, contre ceux qui me troubloient; car j'ai ouvert ma bouche à l'Éternel, & je ne puis révoquer mon vœu. Elle lui répondit: Mon Père, vous avez ouvert votre bouche à l'Éternel, accom-

„ plissez ce qui est sorti de votre bouche,
 „ après ce que l'Éternel a fait en votre
 „ faveur, en vous vengeant des Ammo-
 „ nites vos ennemis. Elle dit ensuite à
 „ son Père: Que l'on m'accorde cette de-
 „ mande, laissez moi en liberté, pendant
 „ deux mois; je m'en irai d'abord, je
 „ me transporterai sur les montagnes, &
 „ je pleurerai avec mes amies, celui qui
 „ avoit des droits sur ma virginité (*).
 „ Allez, lui dit il; & il la laissa en li-
 „ berté pendant deux mois; de sorte
 „ qu'elle s'en alla avec ses amies, & pleu-
 „ ra sur les montagnes, celui qui avoit
 „ des droits sur sa virginité. Au bout
 „ de deux mois, elle revint chez son
 „ Père, qui accomplit à son égard, le
 „ vœu qu'il avoit fait; de sorte qu'elle

(*) *Celui qui avoit des droits sur ma virginité.* Héb. *Le Souverain de ma virginité.* Par cette expression, elle désignoit son amant, à qui elle avoit promis, sans doute à l'insçu de son Père, de n'épouser jamais aucun autre que lui. Si son Père l'eût déjà fiancée, il n'auroit pas été en droit de la faire vivre dans le célibat. Je ne conois aucune autre Religieuse, dont il soit fait mention, dans tout l'Ancien Testament. Elle ne demanda que deux mois, pour vaincre une passion, qui avoit jetté de profondes racines dans son cœur.

„ ne conut point d'home, & ce fut une
 „ coutume dans Israël, que les Filles d'Is-
 „ rael allèrent toutes les années, en qua-
 „ tre jours de l'année, vers la Fille de
 „ JEPHTE' Galaadite, pour faire la con-
 „ versation, *ad confabulandum*, ou pour
 „ louer Dieu, *ad celebrandum*; Jug. XI.
 „ v. 30. 31. & depuis le 34 jusqu'à la
 „ fin.

„ SAMUEL, dit nôtre Anonime, coupa
 „ le Roi AGAG en morceaux devant le
 „ Seigneur à Guilgal. On voit, dans
 „ cette fatale aventure, un dévouement,
 „ un Prêtre, une victime; c'étoit donc
 „ un sacrifice. „ Quoi? SAMUEL dit-il à
 „ AGAG, tu seras sacrifié? Répondit-il sur
 „ l'Autel le sang de ce Roi? Réduisit-il son
 „ corps en cendres, come un holocauste,
 „ ou après en avoir fait fumer la graisse,
 „ avec quelques morceaux, mangea-t-il, &
 „ fit-il manger aux autres, de la chair de
 „ ce méchant home? Ne lui dit-il pas sim-
 „ plement: *Comme vôtre épée a privé plusieurs*
femmes de leurs enfans, ainsi vôtre Mère
sera privée de vous, par des femmes; après
quoi SAMUEL fit mettre en pièces AGAG de-
vant l'Eternel à Guilgal I. SAMUEL XV.
 „ v. 33? Ce ne fut donc pas un Prêtre,
 „ mais des femmes, qui mirent en pièces
 „ ce Prince sanguinaire.

Nôtre Auteur ne fait pas difficulté de dire, qu'on ne trouve, dans toute l'histoire du Peuple Juif, aucun trait de générosité, de magnanimité, de bienfaisance. Sans parler de JOSEPH, & de sa conduite à l'égard de ses Frères, qui l'avoient vendu, il me semble que JONATHAN, Fils de SAUL, dona à DAVID de fortes preuves de sa générosité, de son désintéressement, & de sa grandeur d'ame; & que DAVID aussi se montra par un bel endroit, lorsqu'il épargna par deux fois SAUL, qui avoit voulu l'assassiner, & qui le poursuivoit cruellement. Les habitans de Jabès en Galaad ne firent-ils pas paroître de la reconnoissance pour SAUL, lorsqu'au péril de leur vie, ils allèrent chez les Philistins enlever son corps, pour lui rendre les derniers devoirs? Est-ce pour néant, que l'Histoire nous a conservé le nom de RITSPA, cette Concubine de SAUL, qui garda si long-tems jour & nuit les corps des sept infortunés, de la famille de ce Roi, qui avoient été tués & mis en croix par les Gabaonites? Combien d'autres beaux traits nos Auteurs sacrés présenteront-ils, à ceux qui voudront ouvrir les yeux pour les voir?

Faisons un peu d'attention à ces paroles de l'Anonyme. „ JEPHTÉ, inspiré de

„ Dieu... dit aux *Ammonites* : Ce que
 „ votre Dieu CHAMOS vous a donné, ne
 „ vous appartient-il pas de droit ? Souffrez
 „ donc que nous prenions la terre que
 „ notre Dieu nous a promise. Cette dé-
 „ claration est précise; elle peut mener
 „ bien loin; mais au moins elle est une
 „ preuve évidente, que Dieu toléroit CHA-
 „ MOS. Car la Sainte Ecriture ne dit pas :
 „ Vous pensez avoir droit, sur les ter-
 „ res que vous dites vous avoir été do-
 „ nées par votre Dieu CHAMOS; elle dit
 „ positivement: Vous avez droit, *Tibi*
 „ *jure debentur*; ce qui est le vrai sens
 „ de ces paroles hébraïques *Otho thirafsch*.

Peut-on se lasser d'admirer l'art avec le-
 quel Mrs. nos Déistes composent leurs
 écrits & varient leur langage? Avec quelle
 souplesse & quelle dextérité ils prennent
 différentes formes, pour aller à leur but?
 Tantôt MOÏSE, loin d'être un Messager
 du Ciel, n'étoit que le Chef inhumain
d'un Peuple très ignorant & très barbare,
 & ses Ecrits n'étoient par conséquent qu'un
 tissu de mensonges grossiers. Maintenant
 JEPHTE' est un *home inspiré de Dieu,* &
 nos Livres Canoniques sont la *Sainte*
Ecriture. Et pourquoi, s'il vous plait,
 parle-t-on de l'un & de l'autre avec tant

de respect? C'est que l'on croit les voir mettre CHAMOS, Dieu des Ammonites, vis à vis de l'Éternel; le Dieu d'Israël, sur une même ligne, & parfaitement au niveau l'un de l'autre. Mais JEPHTE' & l'Auteur du Livre des Juges auroient-ils pu s'oublier jusqu'à ce point? On nous le pose en fait, & pour savoir au juste ce qui en est, il faut nécessairement recourir à l'Original hébreu; parce qu'il pourroit très bien être arrivé, que sans aucun mauvais dessein, les Interprètes auroient mal rendu quelque mot du texte. Voici ce que JEPHTE' dit aux Ammonites: *Est-ce que vous ne posséderiez pas à juste titre ce dont votre Dieu CHAMOS vous auroit mis en possession? Nous donc nous devons posséder tout ce dont l'Éternel notre Dieu a dépossédé ceux qu'il a chassés de devant nous.* Cela est bien différent du langage qu'on lui faisoit tenir, & par lequel il attribuoit à CHAMOS la gloire des conquêtes que l'Éternel lui même avoit fait faire aux Ammonites sur les Réphaims *Deutero. II. v. 19-21.* On suppose souvent l'impossible, pour faire sentir à quelqu'un son tort. Un Père ne dit-il pas à un enfant, qui lui a désobéi: Si vous étiez en ma place & moi en la vôtre, & que j'eusse ainsi agi envers vous, comment vous con-

duiriez vous à mon égard? Il en est de même ici. JEPHTE' veut faire sentir aux Ammonites l'injustice de leur demande. Pour cela il ne fait pas difficulté de supposer ce qu'il ne croyoit pas possible, que leur Dieu CHAMOS les eût mis en possession de quelque chose. La suite de ces paroles fait assez voir, qu'il attribuoit toute la puissance divine à l'Eternel seul. „ Avez
 „ vous maintenant, *dit-il aux Ammonites,*
 „ de meilleures prétensions que BALAC
 „ Fils de TSIPOR? Formoit-il la moindre
 „ demande à Israël? Que s'il lui fit la
 „ guerre, la fit-il pour ces contrées-ci?
 „ Israël a demeuré trois cents ans dans
 „ Hesbon, & dans les lieux qui en dépendent,
 „ dans Aroër, & dans les lieux de sa dépendance
 „ & dans toutes les villes qui sont le long de l'Arnon?
 „ Pourquoi ne les avez vous donc point enlevées
 „ à nos Pères, durant ce tems là?
 „ Pour moi je ne vous ai fait aucun tort;
 „ & vous faites très mal de m'attaquer.
 „ L'Eternel, le Souverain Juge, jugera
 „ aujourd'hui, entre les 'Enfans d'Israël,
 „ & les Enfans d'AMNON. „

Si donc la déclaration de JEPHTE' est précise, ce n'est pas dans le sens que lui donne nôtre Auteur, & si elle peut mener
 bien

bien loin, ce ne fera jamais jusqu'à nous persuader, qu'il est assez indifférent de servir l'ÉTERNEL, ou de servir CHAMOS. Elle est au moins, *dit-on*, une preuve évidente, que l'Éternel toleroit CHAMOS. Avons-nous besoin de cette preuve? Ne savons-nous pas assez, que Dieu a laissé marcher des Nations étrangères dans leurs mauvaises voies, puisqu'il a même long-tems souffert dans Israël les deux veaux d'or de JEROBOAM, & qu'il souffre encore aujourd'hui, dans la Chrétienté, tant de faux cultes? Mais s'ensuit-il de là, qu'il les approuve, & qu'il n'en fera pas rendre compte un jour à ceux qui les pratiquent, & plus encore à ceux qui, par des considérations humaines, cherchent à les pallier, quoi qu'ils en sentent tout l'abus?

Après ce que je viens de dire, je passerai sous silence l'histoire de MICHAË & du Lévitte, pour ne pas tomber dans des répétitions: Je dirai seulement, que, selon l'hébreu, JONATHAN, qui fut fait Sacrificateur des Danites, étoit petit fils, non de MOÏSE, mais d'un certain MANASSE'. Jug. XVIII. v. 30.

Je ne vois pas, dans l'Histoire Sainte, que Dieu ait fait périr cinquante mille & soixante & dix homes de son Peuple, pour

avoir regardé dans son Arche. Il me semble qu'on devoit traduire, *L'Eternel frapa alors les gens de Beth-sémès, parce qu'ils avoient regardé dans l'Arche; car il frapa soixante & dix personnes dans un Peuple de cinquante mille personnes, & le Peuple fut affligé de ce que l'Eternel l'avoit frappé de cette grande plaie.* La curiosité de ceux qui regardèrent dans l'Arche étoit d'autant plus condamnable, qu'ils devoient bien savoir, que les Kéhéthites, qui portoient l'Arche, n'avoient pas même la liberté de la voir & de la toucher; que cela leur étoit défendu, sous peine de mort; & qu'ils ne la venoient prendre par ses barres, pour la transporter, qu'après que les Sacrificateurs de la race d'AARON l'avoient couverte du voile de tapisserie, & y avoient ajouté une couverture de peaux de taissons, & étendu par dessus un drap de pourpre, pour y mettre ensuite les barres. *Nomb. IV. v. 4-20.* Les Beth-sémites avoient sans doute appris, combien avoient été punis les Philistins, pour l'avoir emmenée & placée dans le Temple de leur Dieu DAGON, come un monument de leur victoire. Quand ceux de Beth-sémès eurent vû périr de morts subites les soixante & dix, qui furent frappés, ils craignirent non seulement de la

voir, mais aussi de la garder; c'est pour-
 quoi ils prièrent les habitans de *la ville*
des forêts, de l'emmener chez eux, I. SA-
 MUEL VI. v. 19.-21.

„ Dieu ne punit donc pas, *dit nôtre Anoni-*
 „ *me*, un culte étranger, mais une profanation
 „ du sien, une curiosité indiscrette, une déso-
 „ béissance, peut-être même un esprit de ré-
 „ volte. On sent bien, que de tels châ-
 „ timens n'appartiennent qu'à Dieu, dans
 „ la *Théocratie* Judaïque. On ne peut
 „ trop redire que ces tems & ces mœurs
 „ n'ont aucun raport aux nôtres.

„ Enfin, lorsque dans les Siècles posté-
 „ rieurs, NAAMAN l'idolatre demanda
 „ à ELISE'E, s'il lui étoit permis de sui-
 „ vre son Roi dans le Temple de RIM-
 „ MON & d'y adorer avec lui, ce même
 „ ELISE'E, qui avoit fait dévorer les en-
 „ fans par les ourses, ne lui répondit il
 „ pas, *Allez en paix?*

Dieu ne punit il pas son Peuple, pour
 avoir adopté les cultes étrangers, quand
 il mit fin, premièrement au Royaume des
 dix Tribus idolatres, & ensuite à celui
 de Juda, qui avoient méprisé, l'un & l'au-
 tre, tous les avertissemens de ses Prophè-
 tes? Il seroit bien à souhaiter, que ces
 tems & ces mœurs-là n'eussent en éfet

aucun rapport aux nôtres ; mais si l'on en faisoit une juste comparaison, on y trouveroit encore, je crois, de bien grandes conformités. Le paralele seroit d'autant moins à nôtre avantage, que nôtre piété & nos vertus devoient être plus solidement distinguées, ayant devant nos yeux le tableau de tous les Siècles précédens.

NAAMAN peut être nommé l'Idolatre, parce qu'il avoit été tel avant sa guérison ; mais on lui fait une grande injustice de penser, qu'il ait continué de l'être, ou qu'il ait feint d'adorer RIMMON, après avoir été délivré de sa lèpre. Dès qu'il se trouva guéri, *il retourna aussi tôt vers l'Home de Dieu, avec toute sa nombreuse suite, & étant arrivé, il se présenta devant lui, & lui dit : Je reconois maintenant, que dans toute la terre il n'y a point d'autre vrai Dieu que dans Israël. Recevez donc, je vous prie, à cette heure un présent de vôtre Serviteur. ELISE'E lui répondit : Je jure par l'Eternel le Dieu vivant, en la présence de qui je suis, que je n'en recevrai point, parce qu'il lui avoit fait instance sur instance, quoi qu'il le refusât. Alors NAAMAN lui dit, Eh ! je vous prie, ne pourra-t-on pas donner à vôtre Domestique la charge de deux mulets ? Je me conformerai à vous ; car à l'avenir vôtre Serviteur n'o-*

friva point d'holocauste ni de sacrifice aux autres Dieux, mais à l'Eternel. Après cette promesse, l'Eternel pardonnera-t il à votre Serviteur le passé? Lorsque le Roi mon Maître est allé dans le Temple de RIMMON, pour y adorer, & qu'il s'est apuyé sur ma main, je me suis aussi prosterné dans le Temple de RIMMON. Que l'Eternel pardonne, je vous prie, cela, à votre Serviteur, après cette confession que je fais de m'être prosterné dans le Temple de RIMMON. II Rois V. 15--19.

Que manque-t-il à la conversion de NAAMAN, pour être pleine & entière? Ne reconoit il pas, devant tous les Siriens qui l'accompagnoient, & devant tous les autres qui se trouvoient là, que l'Eternel le Dieu d'Israël, est le seul vrai Dieu? Ne promet il pas de se conformer aux Juifs? N'est ce pas le sens du mot hébreu *Ademéh*, en latin *Assimilabor*? Car c'est ainsi qu'il faut lire ce mot, & non *Adamah*, come il est ponctué dans nos Bibles; ce qui fait un sens ridicule, puisque NAAMAN diroit: *Eh! je vous prie, ne pourroit-on pas doner à votre domestique la charge de deux mulets de terre?* Le beau présent qu'un Seigneur tel que NAAMAN ofriroit là au Serviteur du Prophète! GUEHASI auroit-il couru apres lui, pour

recevoir un tel don , à l'insçu de son Maître ? Le Syrien promet de se faire Juif , de recevoir la circoncision. N'ajoute-t il pas , *A l'avenir vôtre Serviteur n'ofrira point d'holocauste , ni de sacrifice aux autres Dieux ; mais à l'Eternel ?* Honteux & confus , d'avoir encore ofensé ce grand Dieu, avant son départ de Syrie, lorsqu'il étoit tout résolu d'aller chercher auprès de lui sa guérison ; confus, dis-je, de s'être encore prosterné alors dans le Temple de RIMMON , qu'il méprisoit sans doute déjà en son ame , sans oser déclarer à son Maître ce qu'il en pensoit ; inquiet , & pressé du desir d'obtenir le pardon de ce crime, dont il fait une humble confession, il demande au Prophète, *si l'Eternel voudra bien le lui pardonner.* Il fait plus, il prie le Prophète d'être son Intercesseur auprès de l'Eternel, pour lui obtenir ce pardon, bien résolu de ne plus blesser sa conscience, par aucune dissimulation. *Que l'Eternel pardonne, je vous prie, à vôtre Serviteur, après cette confession que je fais de m'être prosterné dans le Temple de RIMMON.* Faut-il s'étonner de ce que le Prophète, le voyant dans de si saintes dispositions, lui dit, *Allez en paix ?*

Dans la Bible de Mons, NAAMAN dit à ELISE'E : *Je vous conjure de me permet-*

tre d'emporter la charge de deux mulets de la terre de ce Pays. Que vouloit-il faire de cette terre? Avoit il besoin de la permission du Prophète, pour en emporter la charge de cent mulets, s'il eût voulu? Cela ne démontre-t-il pas le vice de la ponctuation mazoréthique?

L'Anonime a raison de dire, que chez les Juifs, non-seulement les Prophètes s'exprimoient en allégories; mais qu'ils figuroient par des signes, les événemens qu'ils anonçoient. Il pouvoit ajouter, que les allégories servoient à exercer l'esprit des personnes intelligentes, qui s'apliquoient à en découvrir le véritable sens, & que les signes étoient destinés à prouver, que les événemens qu'ils figuroient avoient été bien anoncés à l'avance, par l'ordre de Dieu. ISAIE prit chez lui un grand rouleau & y écrivit, en présence de deux témoins dignes de foi, ces mots: *Ardent au butin, le pillage presse*, pour faire entendre, que TIGLATH PILESER viendrait au plutôt piller la Judée. La femme du Prophète ayant acouché d'un Fils, ISAIE le nomma par l'ordre de Dieu, *Ardent au butin, le pillage presse*. Ce Prophète ne dit pas: *Le Scigneur prendra un rasoir de louage, & en rasera toute la barbe & les*

poils des pieds du Roi d'ASSUR; mais il dit à ACHAZ Roi de Juda: *Le Seigneur se servira des Peuples, qui sont au delà du fleuve Euphrate du Roi d'ASSUR, come d'un rasoir de louage, pour vous raser la tête*; (c'est-à-dire pour vous tenir dans une espèce d'esclavage, (parce que les Esclaves avoient la tête rasée, & le poil des pieds:)) (c'est à dire pour apauvrir vos Sujets, qui sont votre apui & votre soutien:)
Vous aurez consumé vous même votre barbe, c'est à dire vous aurés consumé vous même vos trésors par les grands présens que vous aurez envoiés au Roi TIGLATH-PILESER, ces trésors, qui faisoient votre gloire. *Le poil des pieds* ne signifioit pas le poil du pubis: Il seroit bien étrange que le Prophète eût voulu fixer nôtre attention sur ce sujet; ceux qui ont donné cette explication, se sont égarés en beau chemin.

Quand ISAÏE marcha nud & déchaussé pendant trois jours, il faut croire qu'il avoit gardé sa chemise, qu'il n'avoit quité que les habits qu'il portoit par dessus.

Ce fut en songe, & non réellement, qu'OSE'E s'unit à une femme adultère. En éfet Dieu pouvoit-il lui ordoner de contracter un mariage, qui l'auroit difamé? Si le Peuple Juif n'eut pas été bien per-

suadé, que tout cela s'étoit passé en idées, il n'auroit jamais souffert, qu'on eût mis les Ecrits d'OSE'E dans le Canon Sacré.

La Nature étoit autrefois ce qu'elle est aujourd'hui ; mais les circonstances ayant changé, je ne dois non plus être surpris de ce que certaines choses extraordinaires & rares, bien attestées dans l'ancienne Histoire, n'arrivent plus à présent, que je ne le suis de ne pas voir renaître les personnes, qui firent ces choses singulières dans l'antiquité. La *lycantropie* de NABUCODONOSOR ne fut pas une métamorphose. Si son poil crut come les plumes des aigles, & ses ongles come les grifes des oiseaux, il ne perdit pas pour cela la forme humaine, & ne prit pas celle d'un bœuf. DON CALMET nomme une personne, qui se faisoit atacher à un ratelier, & mangeoit le foin come un cheval. Il me semble, que l'Original dit simplement de la femme de LOT, que *de fraîche* qu'elle étoit, *elle devint une Statue*. En hébreu *Mélach* signifie du sel, & *me-lach* de fraîche, *ex virente*, vel *humidâ*. Si Dieu appelle NABUCODONOSOR *son Serviteur*, il ne le déclare pas pour cela son favori. Le monde entier est la Maison de Dieu, & tous les homes bons & méchans servent en différentes manières à l'exécution de

ses desseins. Il n'y en a donc aucun qu'il ne puisse nommer son Serviteur: Est il surprenant qu'il eût honoré de ce nom un Prince, qui jouoit alors un si grand rôle, & qui lui servoit d'instrument, pour châtier, non-seulement les Nations étrangères, mais aussi son propre Peuple? Après l'avoir élevé à un haut degré de puissance, & l'avoir comblé de prospérité & de gloire, il humilia si bien son orgueil, que ce Prince se fit un devoir d'instruire tous les Peuples & tous les Siècles à venir, des merveilles & des prodiges que Dieu avoit operé en lui. EZECHIEL ne parle point de Pigmées hauts d'une coudée, mais des Habitans de la Ville de Gammad, qui étoient à la Solde de Tyr.

Si Dieu nomme CYRUS par son nom, environ six vingts ans avant sa naissance, s'il l'appelle son *Oint* & son *Pasteur* & le Restaurateur de son Peuple, n'est-ce pas afin que ce Prince, touché d'une si grande faveur, ordonat, come il le fit, le rétablissement des Juifs dans leur patrie?

MALACHIE ne dit pas, que du levant au couchant le nom de Dieu est grand dans les Nations, & qu'on lui offre par tout des oblations pures; & il ne pouvoit pas le dire, puisque cela n'étoit pas vrai alors, & qu'il ne l'est pas même en-

core aujourd'hui; mais Dieu lui même prédit, que cela arrivera un jour. Ainsi ce passage doit être traduit par le futur : *Mon nom sera grand parmi les Nations, & l'on m'ofrira en tout lieu des parfums & des oblations pures.*

L'Écriture n'accuse pas BALAAM d'idolatrie, mais d'avarice. *Il aima, dit-elle, le salaire d'iniquité.* Il est vraisemblable, que Dieu s'étoit servi de cet homme, pour annoncer de grands châtimens à divers Peuples & à diverses personnes, s'ils ne se convertissoient pas; & que ces châtimens étant tombés au tems qu'il avoit marqué, sur ces gens-là, parce qu'ils ne s'étoient point convertis, cela avoit acrédité ce Prophète au point qu'il l'étoit, puis qu'on croyoit si généralement, que ceux qu'il maudiroit seroient rejettés de Dieu. Il cherchoit visiblement à tromper BALAC, pour s'en retourner chez soi comblé des présens de ce Prince, car MOÏSE dit, qu'il étoit allé les deux premières fois à la découverte des Augures; mais que la troisième, il n'y alla point, ayant vû, par les paroles que l'Ange du Seigneur lui avoit mises chaque fois dans la bouche, que Dieu vouloit bénir Israël.

Coment peut-on dire, que Dieu n'avoit révélé à son ancien Peuple, ni l'im-

mortalité de l'ame, ni les peines & les récompenses, dans une autre vie? JESUS-CHRIST ne s'est-il pas servi des paroles de MOÏSE, pour confondre les Saducéens, qui nioient l'un & l'autre de ces dogmes? Voyés dans le Chapitre onzième de l'Épître de ST. PAUL aux Hébreux, l'éloge qu'il fait de la foi des anciens Patriarches, & dites après cela, que tout étoit temporel pour eux, qu'ils n'envisageoient rien au de-là d'une vie de si courte durée. Si le terme *Python* n'est point dans l'hébreu, comment l'Anonime le trouve-t-il dans le Deuteronome, longtems avant que ce mot grec pût être connu des hébreux? La langue hébraïque a des difficultés, j'en conviens, mais qu'elles soient insurmontables, à ceux qui travaillent sincèrement à les vaincre, pour conoitre la volonté de Dieu, & s'y conformer, c'est ce que je ne saurois me mettre dans l'esprit.

Il y a, par exemple, de la difficulté à concilier ces paroles d'EZECHIEL: *Le Fils ne portera point l'iniquité du Père, avec la menace du second Comandement, que Dieu punira l'iniquité des Pères sur les Enfants.* Ne pourroit-on pas enlever cette difficulté, en traduisant cette menace ainsi? *Je suis le Dieu fort & jaloux, qui punit*

*l'iniquité des Pères sur ceux qui la conti-
nuent, jusqu'à la troisième & quatrième
génération de ceux qui ne baissent ? Au lieu
de lire Banim, les Enfans, lisés Bonim,
ceux qui bâtissent, c'est à dire, qui conti-
nuent l'iniquité dont leurs Aïeux avoient
jetté les fondemens. L'iniquité ne devient-
elle pas toujours plus criminelle, à pro-
portion de ce qu'elle se perpétue dans les
familles ; témoin cet aveu du Poète La-
tin (*) ?*

*Nos Pères, plus méchans que n'étoient nos Aïeux,
Ont élevé des Fils encore plus coupables,
Auxquels vont succéder des Enfans pires qu'eux.*

Ainsi Dieu inflige à la troisième géné-
ration, non seulement la peine qu'auroit
mérité la première, avec le surcroit dû
à la seconde, mais encore avec un nou-
veau surcroit, dont la troisième s'est ren-
due digne ; & avec tout cela, cette troi-
sième génération ne souffre rien, qu'elle
n'ait parfaitement mérité ; elle ne porte
que son propre fardeau. Il en est de mê-
me de la quatrième. En expliquant ainsi
la chose, trouveroit-on la moindre con-

(*) *Aetas parentum pejor avis talis
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiore* Hor. Lib. III Ode VI.

tradiction, entre le Décalogue & EZECHIEL? *Leur avois je doné, dit Dieu, des Préceptes qui ne fussent pas bons, EZECHIEL XX. v. 25.*

J'ai déjà dit, dans la première partie de cet Examen, ma pensée sur le sort qu'éprouve, depuis environ dix-sept Siècles, la Nation Juive. Dans l'Hébreu des Chapitres 16 & 23 d'EZECH. je trouve des expressions fortes, pour nous inspirer l'horreur que mérite l'Impudicité spirituelle, ou ce qui est la même chose, l'Idolatrie des deux Sœurs AHOLA & AHOLIBA; mais je n'y vois point de peinture trop naïve de leurs dérèglemens. Si les Traducteurs ont mal rendu le texte, c'est leur faute.

Voilà ce que j'avois à dire, sur le Chapitre qui m'a paru demander un examen. J'ai passé légèrement sur le Chap. suivant. Je prie l'Anonime de ne pas trouver mauvais, que j'aie pris la plume, pour défendre, contre sa critique, l'autorité des Livres, que je crois divinement inspirés. J'avoue que j'aurois été fort embarrassé à lui répondre, sur quelques passages qu'il nous objecte, si depuis bien des années, je ne m'étois dégagé des entraves des points mazorétiques. Je ne suis donc point surpris, que ces passages lui aient fait naître

tre des doutes. Je me féliciterois beaucoup, si ce que j'ai dit là dessus en peu de mots, pouvoit les lui enlever. Pour moi, plus je lis nos Livres Canoniques, dans les Langues originales, plus j'en suis édifié. Je n'y trouve pas, il est vrai, cette légèreté, cette variété, ces fleurs, & si j'ose me servir de cette expression, cette fine découpure, & cette élégante broderie de stile, qui plaisent & qu'on admire dans les Ecrits humains. Je ne vois pas que ceux qui les ont rédigés, aient recherché les antithèses, les phrases arrondies, les faillies enfin d'une imagination qui surprend, en même tems qu'elle s'égaie par la vivacité de ses traits & le brillant de ses couleurs; mais j'y trouve un fond de vérité, sur lequel mon ame se repose, une noble simplicité, & une candeur, qui ne me fardent rien, qui me montrent toutes choses sous leurs faces naturelles, dans leur vrai jour, & dans leurs propres circonstances, pour former mon jugement à la droiture, & m'apprendre à discerner sûrement, & du premier coup d'œil, le bien d'avec le mal. J'y trouve de continuelles exhortations à veiller sur moi même, à vaincre mes passions, à me conserver exempt des souillures du monde, à mettre en Dieu seul toute ma confiance,

à élever mon cœur à lui par de fréquentes prières, à l'aimer par dessus toutes choses, à embrasser dans les transports de la plus vive reconnoissance, le grand Sauveur qu'il a envoyé, selon ses promesses, dans le tems marqué, pour faire l'expiation de nos péchés, & nous laisser un parfait modèle à suivre. J'y aprens aussi à avoir en horreur le péché, à ne haïr personne, à ne faire aucun tort à qui que ce soit; mais à procurer, autant qu'il dépend de moi, le bonheur de tous ceux avec qui je suis porté, com̄e dans une Nacelle commune, vers le même Port, sur cette petite Boule, qu'on apelle la Terre. J'y aprens, que cette vie, de si courte durée, n'est qu'un tems d'exercice & d'épreuve, pour nous préparer à paroître devant JESUS CHRIST, sans confusion & sans crainte, à son retour du Ciel, pour juger le monde. J'y aprens enfin, que le tems approche, où Dieu dissipera nos erreurs & nos doutes, & mettra fin aux divisions, aux guerres, & aux injustices, qui désolent l'Univers; qu'alors il fera régner en tout lieu la vérité, la piété, la justice & la paix.

Que ne puis-je hâter la venue de cet heureux tems, par mes desirs, & plus encore

encore par quelques petits travaux, par mes foibles Ecrits !

En lifant nos Livres facrés, lorsque je tombe fur quelque paffage, qui me préfente une difficulté, je cherche à la réfoudre. Si je ne puis y réuffir ; je m'en console aifément, dans l'elpérance que quelque autre, plus intelligent que moi, la réfoudra un jour. Je paffe ainfi tranquillement la vie, fans que les doutes que cent Auteurs voudroient me jeter dans l'efprit, donent la plus légère atteinte à ma foi aux Saintes Ecritures, & à ma confiance aux excellentes promeffes que Dieu nous y fait.

Je finis, en remerciant fincèrement l'Auteur du Traité fur la Tolerance, de mille belles & bones chofes, qu'il dit en faveur de ce Dogme, fur lequel on ne fauroit trop écrire, tant qu'il reftera quelque Apologifte du Maffacre de la Saint Barthelemi.

LA variété étant extrêmement recherchée dans un Ouvrage périodique, tel que le nôtre, nous sommes persuadés que nos Lecteurs verront avec plaisir ces petits morceaux détachés, que l'Auteur a intitulé MES GLANURES. Les Réflexions, qui les accompagnent, en faisant juger de son gout, pourront servir à former celui des jeunes Gens qui les liront.



M E S G L A N U R E S.

*Des Livres, Lecteur avisé,
Le bon te doit être admirable,
Le médiocre être louable,
Et le mauvais excusé.*

LA MONOIE.

J'AI surtout besoin de rencontrer des Lecteurs indulgens. Ce ne sont point des Moissons abondantes, que je me propose de leur présenter: Quelques épics, recueillis çà & là pendant le cours d'une jeunesse consacrée aux Muses & à la Philosophie; quelques Glanures; voilà toutes

mes richesses. Leur seul mérite, ce fera la variété. Tantôt sérieux, tantôt enjoué; tour à tour Philosophe sans système, Historien sans chronologie, Orateur sans cause, Critique sans intérêt, Théologien sans dispute, &, ce qui est plus rare encore, Ecrivain sans amour propre, j'offrirai des traits sans liaison. *Utile dulci: L'utile & l'agréable*; c'est ma Dévise.

Attention! j'ai toussé; je comence.

GRESSET.

I.

Mauvais présage! A l'ouverture de mon Porte-Feuille, je trouve une métaphore plate & dégoûtante:

JUPITER va crachant la neige sur les Alpes!

Quelle image!

En voici de gigantesques. C'est le grand MALHERBE, qui décrit les larmes de ST. PIERRE:

*C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent;
Ses soupirs se font vents qui les cèbres combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,*

*Ressemblent un torrent, qui du haut des montagnes,
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un Élément.*

Dieu nous préserve d'une pareille repentance ! Quel tissu d'exagérations ? Pour l'honneur du Poëte François, je veux citer quelques autres vers de sa façon :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ,

On a beau la prier ,

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles

Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre ,

Est sujet à ses Loix ;

Et la Garde, qui veille aux barrières du Louvre ,

N'en défend pas nos Rois.

Que de graces, de noblesse, de sublimité ! Le Père de la Poësie Françoise s'étoit certainement endormi sur l'exemple précédent. *Quandoque bonus dormitat HOMERUS.*

I I.

Et le Grand RACINE, mon Auteur favori, ne dormoit-il pas aussi quand il fit ces vers ?

TITUS à BERENICE.

. Hélas ! que vous me déchirez !

B E R E N I C E.

Vous êtes Empereur , Seigneur , & vous pleurez !

T I T U S.

*Oui , Madame , il est vrai , je pleure , je soupire ,
Je frémis.*

I I I.

Encore un Dormeur , mais un Dormeur de profession , qui dormoit du sommeil le plus profond , de l'air le plus maussade : C'est ST. AMAND dans l'Epigramme , *soi disant telle* , que voici , sur l'Incendie du Palais

*Certes l'en vit un triste jeu ,
Quand à Paris Dame Justice ,
Se mit le Palais tout en feu
Pour avoïr mangé trop d'épice.*

Ce ST. AMAND ne réussissoit pas mieux à peindre qu'à dormir ? Il dit dans son Ode sur la folitude :

*Là branle le squelette horrible ,
D'un pauvre Amant, qui se pendit.*

Que ce tableau est hideux ! Non je ne suis point surpris du jugement de BOILEAU : C'est de ST. AMAND qu'il parle dans les vers suivans :

*Soyez riches & pompeux, dans vos descriptions ;
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance ;
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imites pas ce fou (*), qui décrivant les Mers ,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes Maîtres ,
Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres ,
Peint le petit Enfant, qui va, saute, revient ,
Et joyeux à sa Mère, offre un caillou qu'il tient.*

I V.

E P I G R A M E.

Recette contre la mort.

*BLAISE voyant à l'agonie
LUCAS, qui lui devoit cent francs ;
Lui dit, Toute honte bannie,
C'a, paie moi vite, il est tems.*

(*) Poème de MOÏSE sauvé.

Laisse moi mourir à l'aïse,
Répond foiblement LUCAS,
 Non, parbleu ; tu ne mouras pas,
 Que je ne sois payé, *dit* BLAISE.

V.

A P I C I U S.

Il y a eût trois fameux Gloutons de ce nom. Le plus infigne vécut sous TIBERE. Né avec un bien immense, il mangea cent millions de sesterces (somme qu'on évalue à douze millions cinq cent mille livres de France.) Pressé par ses Créanciers, il calcula avec lui même ; & toutes dettes payées, il trouva qu'il ne lui restoit plus que douze cent cinquante mille francs. Quel désespoir ! Il se crut réduit à mourir de faim, & eût recours à la méthode abrégée de s'empoisonner : Mort digne d'une telle vie ! Un jour l'Empereur fit vendre un poisson rare, qu'il trouvoit trop cher pour lui. APICIUS le marchand. Mais ce morceau friand resta à un autre Glouton, nommé OCTAVIUS, qui en donna 650 Livres. Franchement j'en suis fâché pour APICIUS. Ce trait est une tache dans une si belle vie (*).

C c 4

(*) SENEC. *Epist.* 95. *Et Consol. ad Helvet.* c. 10.

V I.

Cette Anecdote de cuisine me rapelle la IV^{me} Satire de JUVENAL. Donons en l'Extrait. „ Le dernier des FLAVIENS désoloit „ l'Univers par ses cruautés; Rome gé- „ missoit sous la tyranie du' *Chauve* NE- „ RON, lorsqu'on prit dans la Mer Adria- „ tique un Turbot d'une grandeur énor- „ me. Ce n'est point une fiction, mais „ un fait constant & véritable. Racon- „ tez-le-nous, Divines Muses, chastes Vier- „ ges.... Le Pêcheur, qui avoit pris ce „ monstre, le destine à l'Empereur. L'Au- „ tone finissoit, & déjà l'hiver faisoit sen- „ tir ses rigueurs. Cependant on se presse „ de porter ce poisson, come si l'on eût „ été dans les grandes chaleurs..... On „ ouvre les portes du Palais. Le Pêcheur „ aborde l'Empereur, & lui dit: Grand „ Prince, agréez ce poisson; il est d'un trop „ grand prix pour la table d'un particu- „ lier. Passez tout le jour dans la joie; „ faites un peu diette, afin de mieux „ goûter ce Turbot; les destins vous le „ réservoient; il est venu lui même se „ faire prendre exprès..... Le point de „ l'affaire étoit de trouver un vase assez „ grand. On assemble les Principaux de

„ l'Etat, pour les consulter sur un cas
 „ si important. L'Huissier vola, & leur
 „ cria, *Hâtez vous, l'Empereur attend.* A
 „ l'ordre de NERON, ils acourent, la pa-
 „ leur peinte sur le visage. Entr'autres
 „ MONTANUS, avec son gros ventre ;
 „ CRISPIN, au prix de qui le fameux APLI-
 „ CIUS étoit frugal & temperant, CRISPIN,
 „ dégoutant de plus de parfums, qu'il
 „ n'en faut pour embaumer deux morts &c.
 „ VEIENON, grave Sénateur, se récria
 „ sur la beauté du Turbot, & come si
 „ BELLONE l'eût inspiré, il prononce cet
 „ Oracle: Voici, Seigneur, un présage in-
 „ faillible de quelque grande victoire. Vous
 „ ferez quelque Roi prisonier de guerre;
 „ ARVIRAGUE sera sans dou.e renversé de
 „ son Trône. Cette bête étrangère en
 „ est un augure assuré. Voyez vous ses
 „ nageoires? On en prendroit les pointes
 „ pour autant de traits hérissés..... Hé
 „ bien, dit l'Empereur, *le coupera-t-on*
 „ *par morceaux?* Ah! Seigneur, s'écrie
 „ MONTANUS, *ne lui faisons pas cet affront.*
 „ *Qu'on fasse un vase de terre, ample &*
 „ *profond, dont les bords puissent le ren-*
 „ *fermer. Vite donc, de l'argile, une roue;*
 „ CESAR ordonez. Cet avis, digne de ce-
 „ lui qui l'ouvrit, fut suivi de tous les
 „ autres. Là dessus on se lève; on ren-

„ voie ces Sénateurs Romains chacun chez
 „ soi... Hélas ! Que NERON ne passoit-il
 „ à ces bagatelles , tout le tems qu'il sa-
 „ crifioit à sa cruauté !

Cette Narration véhémence est une Cri-
 tique ingénieuse de l'Empereur DOMITIEN
 & de toute sa Cour. On y aperçoit l'ex-
 cès de la tyrannie du Prince, le luxe des
 Romains de son tems. Qui pourroit dé-
 peindre plus au naturel les divers perso-
 nages, que fait jouer la vile & rampante
 adulation dans la Cour d'un Tiran ? Cette
 Satire est très estimée & mérite en éfet
 de l'être. En attendant que le morceau,
 qui roule sur la vie de JUVENAL, & sur
 les sentimens des Savans à son sujet, se
 trouve sous ma main, je vais transcrire
 ici le portrait qu'a fait BOILEAU de ce cé-
 lèbre Satirique, son Confrère dans ce genre
 d'écrire :

*JUVENAL, élevé dans les cris de l'école ,
 Poussa jusqu'à l'excès sa mordante biperbole ;
 Ses Ouvrages tout pleins d'affreuses vérités ,
 Etincellent pourtant de sublimes beautés ,
 Soit que sur un Ecrit arrivé de Caprée
 Il brise de SEJAN la Statue adorée ,
 Soit qu'il fuisse au Conseil courir les Sénateurs ,
 D'un Tyran soupçonneux pâles adulateurs !*

Il dit ailleurs

JUVENAL, *de sa mordante plume ,*
Faisoit couler des flots de fiel & d'amertume ,
Gourmandoit en couroux tout le Peuple Latin.

V I I.

L'élégant VOITURE écrivoit agréablement à M. le Comte d'AVAUX, Plénipotentiaire du Roi de France à Munster,
 „ A ce que je vois, vous autres Plénipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster. Il vous prend
 „ envie de rire une fois en six mois. Vous faites bien de prendre le tems, tandis
 „ que vous l'avez, & de jouir des douceurs de la vie, que la fortune vous
 „ done. Vous êtes là come rats en paille,
 „ dans les papiers jusqu'aux deux oreilles, toujours lisant, écrivant, corrigant,
 „ proposant, conferant, haranguant, consultant dix où douze heures
 „ par jour, dans de bones chaises à bras, bien à vôtre aise, pendant que nous
 „ autres, pauvres diables, somes ici marchant, jouant, causant, veillant & tourmentant nôtre miserable vie.

V I I I.

Je trouve ici une jolie Fable de VER-

GIER : La Narration en est coulante & agréable; Mrs. nos Orateurs sont priés d'y faire atention :

*Jeunes Renards, l'un natif d'Aquitaine ,
L'autre Normand, Pays où bien certaine
Est la moisson des fruits & des esprits ,
Entr'eux un jour se disputoient le prix
De l'éloquence ; & gageure présente ,
Car aux pillards gloire n'est suffisante.
Juges nommés , sujet doné , jour pris ,
Chacun s'en va se mettre en sa tanière ,
A travailler le sujet entrepris
Et lui doner perfection entière.*

*On les voyoit sans cesse rêvassans
Parmi les bois , à leur cause pensans ,
Admettre un trait , ensuite le proscrire ,
Ecrire un mot , raturer & récrire ,
Laisant en paix , au moins jusqu'au retour ,
Volaille même , & Gibier d'alentour.
Le jour venu , litigieuse crise
Tient nos Rivaux palpitans & troublés.
Au lieu prescrit Juges sont assemblés ,
Cent vieux Renards , ayant tous barbe grise ,
Et tous jadis renommés Orateurs ;
(Ja, parmi nous n'en compterions tel nombre.)
Puis s'y rassemble un Peuple d'Auditeurs ,
Que la forêt couvroit tous de son ombre.*

*Des Concurrrens le couple arrive enfin.
 Débat civil d'abord entr'eux précède
 Sur le début ; l'un à l'autre le cède ;
 Et le Gascon, croyant jouer au fin ,
 S'en défendit avec tant de constance ,
 Que le Normand cédant à son instance ,
 Prit ce début en Renard bien sensé :
 N'en savoit l'avantage notoire.*

*Par préambule est d'abord encensé
 L'Aréopage , ensuite l'Auditoire ;
 Puis avec art en matière il entra.
 Dans tous les cœurs son discours pénétra.
 Raisonnement , ordre , figure , stile ,
 Rien de trop peu , rien aussi d'inutile ;
 Et come alors , toute l'attention
 Nouvelle étoit , de tout autre objet vuide ,
 Et que d'entendre elle étoit même avide ,
 Tout ce qu'il dit fit son impression :
 On en retint jusqu'à l'expression.
 Un terme neuf , un ton de voix , un geste
 Tout fut noté , come loi du Digeste.
 A peine eût-il prononcé son j'ai dit ,
 Qu'impétueux , sans donner de relache ,
 Nôtre Aquitain son oraison ourdit.
 Vous eussiez dit , d'un torrent qui se lache ,
 Du haut d'un roc en un vallon affreux ,
 Ou de ces monts , dont les antres soufrenx
 Sur leurs voisins , qui tremblent , qui frémissent*

Eclats brûlans par leurs somets vomissent.

*Le feu gascon s'y fait sentir par tout ;
 Stile hardi , figures singulières ,
 Graces , beautés à lui particulières ,
 Enfin ce feu anime , éclaire tout ,
 Tout y prend l'air du grand $\text{\textcircled{E}}$ du sublime ;
 Eclairs brillans se voyoient répandus ,
 Ainsî qu'aux Cieux par les vents confondus ;
 De plus justesse $\text{\textcircled{E}}$ scrupuleuse lime ,
 Sembloient avoir tous ces brillans ornés ;
 Tout y naissoit de l'art $\text{\textcircled{E}}$ du génie
 Si que devoient (l'iniquité bannie)
 En sa faveur être votes donés.*

*Et toutefois , depuis son préambule ,
 Dans tous les yeux il put lire sa Bulle
 D'exclusion ; car soudain bâillement
 De rang en rang à ce sort le prépare ;
 Puis le sommeil des paupières s'empare ;
 Libre Auditeur s'en va secrettement ;
 Puis à grands flots , presque tous s'évadèrent ;
 Bref , s'éveillant les Juges décidèrent
 Tous d'une voix pour l'Orateur Normand.*

*D'où vient celd ? D'où vient ; raison bien sîre,
 Et je l'ai dit ; on n'a qu'une mesure
 D'attention : Donnez lui par-delà ,
 Elle languit , ailleurs se distribue ,
 Et sûrement à la pièce atribue
 Cette langueur que d'elle même elle a.*



E X T R A I T

D'une Lettre curieuse, où l'on donne un précis des opinions de divers Savans sur le nombre des habitans de la terre.

VOUS avez raison de dire, MONSIEUR, que la question sur les changemens du nombre total des homes, sur laquelle plusieurs Savans Anglois s'exercent depuis quelque tems dans les Ecrits publics, est assez intéressante pour mériter l'attention de tous les curieux. Mais vous me permettez, pour le présent, qu'au lieu de hazarder mes propres conjectures sur une matière aussi difficile, je vous propose le sentiment d'un Savant François, dont le nom seul fait l'éloge: C'est DES LANDES.

Il croit que malgré tant de guerres sanglantes, tant de pertes fatales à des Peuples entiers, tant de débordemens, tant de tiranies cruelles & meurtrières, tant d'inondations de barbares, l'Être Suprême a cependant entretenu une espèce d'égalité dans les successions des Races humaines; & cette égalité suppose deux choses. La

première, que le nombre des homes n'augmente ni ne diminue considérablement. La seconde que tous les ving-cinq ans, ou trente, au plus, le Genre humain se renouvelle de manière que dans le cours de deux Siècles, ou environ, les Races des homes se succèdent six fois; ce qui paroît clairement par les Tables calculées de M. HALES, qui vous aprènent que la moitié de ceux qui viennent au monde meurent en dix-sept ans de tems, & que l'autre moitié s'écoule par des degrés assez rapides. Par une combinaison, tirée des Tables du Père J. B. RICCIOLI & d'ISAC VOSSIUS, on peut conclure, qu'il y a actuellement 109 millions d'Habitans en Europe, 400 millions en Asie, 100 millions en Afrique, & environ 120 millions en Amérique; ce qui fait 729 millions pour toute la terre.

La différence considérable de la dépopulation de l'Europe à celle de l'Asie, peut être attribuée à différentes raisons, tirées de la différence des Religions, des Gouvernemens, des Climats, de la sensibilité des habitans, & de leur manière de vivre; mais la plus forte est celle que fournit le célibat; car suivant le rapport de ceux qui ont examiné les choses avec plus d'attention, on trouve que de six femmes

en Europe une seule donc chaque année un Enfant, au lieu qu'en Asie il y en a quatre de six, qui mettent tous les ans un Enfant au monde, particulièrement à la Chine.

Voici présentement le détail du nombre des habitans que contient l'Europe, tiré également des deux tables ci-dessus, & d'une troisième publiée à Utrecht en 1704. & qui est devenue fort rare.

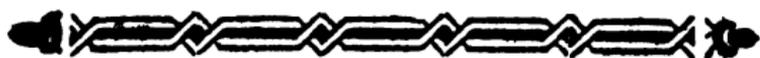
Il résulte de toutes trois, que le nombre des habitans en Espagne & Portugal est de 6. millions; en France de 20. millions; en Allemagne & Hongrie de 20. millions; dans les 17 Provinces des Pays-Bas de 5. millions; en Suède, Dannemarc, Norvège & Moscovie de 16. millions; en Italie & Isles adjacentes de 11 millions; en Angleterre de 8. millions; dans la Turquie Européenne de 16. millions; en Pologne & Prusse de 7. millions. Total 109. millions.

On donne 800. mille habitans à Paris, 66. mille à Rouen, 34. mille à Bordeaux &c. d'après BOULAINVILLIERS; 800. mille à Londres, d'après MAINTLAND, un des plus exacts Historiens Anglois. Il paroît qu'en général il naît plus de garçons que de filles, pour maintenir l'égalité dans les deux

sexes, l'un étant bien plus exposé que l'autre.

De toutes ces remarques on conclut, que le même nombre d'Habitans subsiste à peu près toujours, non pas en telle Province, ou tel Royaume, mais en général sur toute la terre; car il y a des tems de désolation, où certains Pays s'appauvrissent d'Habitans, tandis que l'abondance & l'heureux Gouvernement en augmentent le nombre dans d'autres: Ainsi le monde ne souffre que des changemens de détail, & n'en souffre aucun dans la totalité des choses.

L'Auteur observe fort à propos, que quoique le nombre des homes soit presque toujours le même sur toute la terre en général, il peut varier en tel Royaume, en telle Province; il devoit ajouter, en telle Ville. Car depuis les tables calculées qu'il cite, plusieurs grandes Villes de Commerce ont vû considérablement augmenter le nombre de leurs Habitans. Celle de Bordeaux, par exemple, est bien plus peuplée aujourd'hui, qu'elle n'étoit du tems de RICCIOLI, de VOSSIUS, & de BOULAINVILLIERS. Cette augmentation de Peuple dans un endroit ne peut guère se faire que par la diminution des Habitans dans un autre. Le premier gagne ce que celui-ci perd. Nous en avons trop d'exemples frappans, pour qu'il soit nécessaire d'en citer aucun en particulier.



N I H I L A N A

NIHILANA exprimera, peut-être, assez heureusement la juste valeur de ce que j'écrirai (*).

Un Peuple libre, la terre entière fut elle liguée contre lui, ne doit jamais être asservi: Il peut être vaincu, détruit; il peut périr; mais s'il est subjugué, il est inexorable; c'est sa faute; il mérite la servitude.

Avez vous un esprit droit, des mœurs douces, un caractère estimable? Peu m'importe que vous soyés de Pékin, d'Hispanhan, de Paris, ou de Moscou; vous êtes l'homme qu'il me faut; vous me passerez mes folies; je vous ferai grace des vôtres; nous vivrons bien ensemble.

Nous sentons que la puissante Cause de notre existence, ne veut point que nô-

D d 2

(*) *Note des Editeurs.* Malgré la modestie du titre & du début de cette Pièce, la plupart des Pensées qu'elle renferme, ont trop de justesse & de force, pour n'être pas appréciées bien différemment par les Lecteurs éclairés.

tre curiosité s'étende au de là des bornes qu'elle nous a fixées, puisqu'au de là de ce terme, nous ne découvrons plus qu'une profonde obscurité. Somes nous assurés que nôtre frivole desir de conoitre, ne lui déplaît point? Le mieux est de nous contenter de savoir, que l'ignorance est nôtre partage: Le plus Savant est celui qui la conoit; le plus Sage est celui qui l'avoue, qui ne s'en inquiète point, & qui regarde tout cela d'un œil d'indifférence.

Mon cœur est ému toutes les fois que je pense à TITUS, cet excellent Prince, l'amour du monde. Tous ses Contemporains auroient dû s'empressez d'aller vivre sous son heureux Empire. O qu'un Prince est grand quand il est bon! Héros, Guerriers célèbres, Conquérans fameux, je vous done tous les noms que vous aimez, croyez vous que la bonté soit la véritable grandeur? Vous ne le croyés pas; mais elle l'est assurément; elle l'est malgré vous; un bon Roi est plus grand que vous tous; près de lui vous n'êtes que des atômes, vous n'êtes rien.

Imaginez un objet à plaisir: Donez lui les couleurs de FLORE; parez-le avec les diamans de l'Inde; prodiguez lui les par-

funs de l'Arabie ; parcourez la terre & l'onde , pour lui chercher des ornemens nouveaux ; cet objet fera beau fans doute ; Il en feroit un mille fois plus charmant encore ; c'est une femme qui uniroit la beauté de l'ame à celle du corps.

L'Egoïsme de M^{rs}. de PORT-ROYAL est un éfet de leur scrupuleuse délicatesse. L'usage nécessaire des monosyllabes *je* , *moi* , *nous* , n'annonce rien moins que de la vanité. Sans l'Egoïsme , puisque ce mot leur plaît , tout écrit seroit obscur , prolix , sec assomant ; il montreroit plutôt le pédantisme de l'écrivain , que son humble modestie.

La singulière thèse de GUIPATIN , sur cette question , *est ne totus homo a natura morbus* , est une pièce curieuse , & intéressante : L'Auteur conclut que l'Home n'est qu'une Maladie. Cette opinion est moins un paradoxe , qu'elle ne le paroît. Nous sommes composés d'un nombre prodigieux de différentes pièces , qui toutes doivent avoir une harmonie , une correspondance si nécessaire , que la moindre ne peut manquer à son office , sans en alterer d'autres , & sans mettre la machine dans un danger prochain de destruction. La marche de la Nature entière est peut-être moins

merveilleuse, que la conservation d'une machine si composée, & à laquelle l'ordre est d'une nécessité si absolue. Que l'homme puisse vivre, non pas un Siècle, non pas même une année, mais seulement une heure, c'est un prodige inconcevable, qui étonneroit notre raison, si rien de ce qui sort des mains du Grand Ouvrier devoit l'étonner. Or puisque telle est la fragile constitution de l'homme, puis qu'il n'est séparé du tombeau que par un fil, on peut bien avancer qu'il n'est qu'une maladie. Celui qui croit se bien porter, est seulement un peu moins malade, & un peu plus éloigné de la mort, que celui qui n'a point du tout de santé. La nature de leur état est la même, la différence n'est que du plus au moins, différence peu considérable. Cette thèse de GUIPATIN est un tableau, où la condition humaine est peinte en couleurs noires: Il y a rassemblé tout ce que les Anciens ont dit de plus amer sur cet article. Si l'on connoissoit la vie, dit l'Auteur, & s'il étoit libre de la refuser, personne ne l'accepteroit; l'Auteur veut dire qu'on ne devoit pas l'accepter. Il a peut être raison: Demandez à un homme jeune, robuste, & riche, & à un homme que la douleur & l'indigence acablent, ce qu'ils pensent de

cette proposition ? Le premier répondra, c'est une fausseté infoutenable ; le second dira, c'est une vérité hélas trop sensible ! De ces deux réponses, quelle est la bonne ? J'avoue que je n'en fais rien.

ST. LOUIS fit un Saint Edit pénal contre les Hérétiques ; il eût en France l'honneur de l'invention ; mais il n'a pas l'honneur d'avoir appris à les bruler ; ST. DOMINIQUE le lui disputeroit avec succès. Le titre du Moine est antérieur d'environ cinquante ans. Voilà des Saintetés de bon aloi, & non pas celle de ST. MARTIN de Tours, qui s'avisoit de refuser d'être en liaison avec les Evêques, qui vouloient que l'Hérétique PRISCILLIEN fut condamné à la mort. ST. MARTIN de Tours étoit un Saint pitoyable.

La fille que tu dois épouser est elle aimable, douce, tendre ? Non, mais elle est riche. Tant mieux ; si elle étoit pauvre, ta folie seroit bien plus grande.

Vous gouvernez un grand Peuple, & vous avez un grand pouvoir : Il faut que vous soiez bien méchant, ou bien mal adroit, si, sans fortir des bornes de la justice, vous ne savez pas faire le bonheur de ce Peuple.

La seule Tragédie que les-Dévots esti-

ment dans CORNEILLE, est précisément la seule dangereuse : Quand POLIEUCTE parut, on en devoit défendre la représentation, & l'impression : Les homes ont toujours trop de penchant pour la superstition & le fanatisme : Peignez les, mais pour les faire détester. Je voudrois, qu'avant d'entrer dans le Temple de JUPITER, POLIEUCTE eût ainsi raisonné :

A quoi peut aboutir ce zèle furieux ?

Les rendrai je Chrétiens, en insultant leurs Dieux ?

Non, ils releveront l'idole renversée,

Et voilà tout l'effet de ma rage insensée.

J'espérerois en vain de les tirer d'erreur,

Et j'outrage, sans fruit, ce Peuple, & l'Empereur :

Même, par cet éclat, suis je bien sûr encore,

De ne déplaire point à ce Dieu que j'adore ?

Il peut tout ce qu'il veut, s'il les vouloit Chrétiens,

Il a pour les toucher mille & mille moyens.

Malheureux ! Je vais donc courir à ma ruine,

M'avilir, perdre tout ! Je vous perdrais PAULINE !

Un Poète seroit des Vers meilleurs que ceux-ci. Je défirois APOLLON lui même d'en faire de plus sensés. POLIEUCTE, en raisonnant de cette façon, ne seroit point entré dans le Temple. Nous n'aurois donc point de POLIEUCTE. Soit ; bien

entendu que CORNEILLE eût placés ailleurs PAULINE & son Amant.

Ne cherchons point les graces dans un Ouvrage travaillé avec éfort, avec peine; elles ne sont point là. L'art de bien écrire consiste dans le sentiment, dans la facilité, dans le naturel: *Le negligenze sue sono artificii.* Ecrire ainsi doit être une chose bien difficile, puis qu'elle est si rare.

CLEON, dites vous, rampe devant le Maître, & devant tous ceux dont il a quelque chose à espérer, ou à craindre; il est souple, & insinuant avec ses Egaux; fier, & dédaigneux avec ses Inférieurs. Hé bien, CLEON est un Seigneur, un Courtisan; il est come les autres; il est come il faut être. Y a-t-il là de quoi vous étoner? Etonez vous donc de ce que les Nègres ne sont pas blancs.

Le mal moral ne seroit-il pas une suite essentielle & nécessaire de la liberté de l'homme? Si le mal étoit impossible, l'homme ne seroit point libre de faire le mal. Sans ce pouvoir dangereux que nous achetons si cher en l'exerçant, sans cette fatale prérogative des Etres humains, nous ne serions que des Automates.

La Politique la plus ordinaire est un Dédale d'intrigues, d'obliquités, de cabales, de mauvaise foi. Un tel art est difficile;

on n'a pas tort de prétendre que pour y exceller, il faut être Home de génie; cependant on ne voit que des Politiques, médiocres à la vérité. Ils ont bien la duplicité convenable; le génie manque.

L'Orgueil n'est pas la moins abjecte de nos imperfections: Il est difficile d'assigner le degré d'extravagance de l'Orgueil. Un Insecte, qui naquit hier, & qui mourra demain, un Animal foible, malheureux jouët de la douleur, des passions, & de l'ignorance; il a de l'orgueil! Prodige d'aveuglement? En nous faisant capable d'orgueil, la Nature nous a traités avec un mépris cruel; on diroit qu'elle avoit dessein de nous rendre encore ridicules, comme si ce n'étoit pas assés d'être misérables.

C'est au Tibet qu'est le siège de la Religion du Dieu FO, incarné dans la personne du Grand LAMA. Il est servi, selon les Voyageurs, par vingt mille petits Lamas. Les petits regardent le grand comme un Serviteur de Dieu, honoré de ses inspirations. Les Voyageurs ajoutent, que cette Religion a aussi un purgatoire, des indulgences, des pénitences, des confessions &c. Toute la Chine, & les Indes suivoient autrefois le Culte de FO. Ces prétendus Réformés ont refondu la Religion du Grand LAMA, pour en faire d'au-

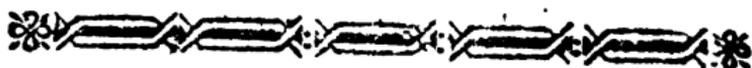
eres-à leur goût. Il n'est pas douteux que les Lamas ne regardent la Chine & les Indes come des Pays hérétiques, habités par de francs Huguenots. N'est il pas naturel, que l'Orient ressemble à l'Occident? Il est étonant, *dit* BANTINK, qu'une Religion répandue dans la moitié de l'Asie, soit si peu connue, du-moins des Russiens: Mais, *ajoute-t-il*, les Russiens, come les autres, ne cherchent que leur profit. Cette dernière pensée est assez juste; mais les Russiens ont assez de travers chez eux, sans s'inquiéter de ceux des autres: La grande curiosité, qu'une *Sainteté Lamoïse*, des Prévats & des Moines Tartares! A l'égard des autres Peuples, s'ils ne visitent pas le Tibet, c'est qu'apparemment il n'y a point de profit à faire. Oseroit-on dire que les Lamas d'Occident ne sont pas aussi curieux à voir que ceux du Tibet? Pourquoi donc chercheroient-ils si loin, ce qu'ils ont si près?

Les François furent assez heureux pour se persuader que la Mission de la Pucelle d'Orléans venoit de la part de Dieu, & les Anglois assez bons pour croire qu'elle venoit de la part du Diable. Cette double erreur sauva la France. On ne doutoit pas autrefois, come on en doute aujourd'hui, que cette fille n'eût été brûlée

à Rouen. Les Anglois pouvoient bien l'accuser d'être Sorcière; les Sortilèges n'étoient pas encore absurdes alors. Les meilleurs Sorciers étoient ceux qui avoient introduits la Pucelle; Machine assés bien imaginée pour son tems. Maintenant une Pucelle feroit peu de conquêtes, à moins qu'elle ne fut jolie. Cette dernière qualité, qui n'est jamais suspecte, triompheroit plus sûrement que la première.

ST. BERNARD étoit Saint, le jour qu'il promit tant de favorables succès aux Croisés, qui réussirent si mal. Assurément il ne l'étoit pas plus ce jour là, que JURIEU & autres Prophètes ne l'étoient, lorsqu'ils prédisoient tant de malheurs aux Catholiques. On n'est pas toujours heureux en prédictions. Rien n'est si difficile que de deviner; il ne suffit pas de le vouloir.





LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls Auteurs Juifs & Païens. A Besançon chez FANTET le Cadet. 1. Vol. in 4^e. de 325. pages.

CET Ouvrage est de M. BULLET, Professeur Royal de Théologie, Doyen de l'Université de Besançon, des Académies de Besançon & de Lyon, Associé à celle des Inscriptions & Belles-Lettres, déjà connu par les *Mémoires sur la Langue Celtique*, par plusieurs Dissertations sur des sujets, qui ont rapport à l'Histoire de France &c.

Le but de l'Auteur, come il l'expose dans sa Préface, a été de prouver, par l'aveu des Ecrivains Juifs & Païens, c'est à dire, des plus grands Enemis du Christianisme, les principaux faits qui servent de fondement à nôtre Religion: Espèce de preuve, que nos Adversaires ont exigée plus d'une fois, & à laquelle ils ne peuvent rien opposer de raisonnable. Au travers des calomnies, que la haine a dictées aux Juifs & aux Païens, on voit

qu'ils ont avoué 1°. La naissance de J. C. sous l'Empire de TIBERE & sous le Règne d'HERODE LE GRAND. 2°. Sa Prédication & les progrès de sa Doctrine dans la Judée. 3°. Qu'il s'est donné pour le Messie promis aux Juifs, & qu'il a fait des Miracles, pour confirmer sa Mission. 4°. Qu'il a été mis à mort, & que ses Disciples ont publié dès lors qu'il étoit ressuscité. 5°. Qu'ils ont fait come lui des Prodiges pour autoriser leur Prédication. 6°. Qu'ils ont eû le plus éclatant succès & un nombre prodigieux de Sectateurs. 7°. Que les Empereurs Romains ont fait tous leurs efforts pour empêcher le Christianisme de s'établir, & ont suscité contre l'Eglise naissante les plus cruelles persécutions. 8°. Que les Martirs ont souffert des tourmens inouis avec une confiance invincible. 9°. Que malgré tous les obstacles le Christianisme est devenu au 3me siècle la Religion dominante dans presque tout l'Univers.

Ces faits essentiels, une fois prouvés, il en résulte une Démonstration complète de la Divinité de la Religion Chrétienne: C'est ce que M. BULLET développe avec force dans la 2de partie de son Histoire. Il examine, dans la publication de l'Evangile, l'entreprise que J. C. & les Apôtres

avoient formée, l'étendue de ce projet, le tems où il a comencé à éclore, & les mœurs qui rènoient alors dans tout l'Univers; les Auteurs chargés de l'exécution, les moyens qu'ils ont employés, les obstacles qu'ils avoient à vaincre, le succès de leurs travaux. De toutes ces circonstances il conclut, que l'établissement du Christianisme est évidemment l'ouvrage de la Puissance divine, le plus grand, le plus surprenant, le plus incontestable de tous les Prodiges.

On conçoit que la 3me partie, qui est le Recueil des preuves, est la plus essentielle de l'Ouvrage. M. BULLET y a porté l'exaétitude jusqu'au scrupule. Il ne s'est pas contenté de traduire littéralement les passages des divers Auteurs Juifs, Païens, Grecs ou Latins; il les a cités encore en original. On voit qu'il a fouillé dans des sources presque inconnues au commun des Savans; qu'il a fait usage de plusieurs monumens auxquels on n'avoit pas fait assez d'attention; qu'il a su relever jusqu'à un mot échappé dans la chaleur de la dispute; qu'il a distingué soigneusement les autorités sur lesquelles on peut former quelques doutes, d'avec celles qui sont incontestables; qu'enfin ce Recueil est également précieux par la mul-

itude des témoignages qui y sont rassemblés & par leur importance.

S'il est permis de demander quelque chose de plus, pour la perfection de cette utile composition, l'on souhaiteroit, que M. BULLET eût fait sentir en détail les conséquences qui résultent des témoignages qu'il emploie; qu'il y eût ajouté une courte Notice des Auteurs & des Ouvrages qui ne sont pas assez connus. Cette addition mettroit son travail plus à portée du commun des Lecteurs. Personne n'est aussi capable que l'Auteur de réparer ce léger défaut; il est à présumer, qu'il ne manquera pas de le faire dans une seconde Edition.

PRINCIPES POLITIQUES *sur le rapel des Protestans en France; par M. **.* A Paris, chez VALEYRE Fils & chez DES-SAIN MDCCCLXIV. in 12. deux parties, de 443. pages; avec approbation & privilège du Roi.

L'AUTEUR de cet Ouvrage est un Homme de condition, qui s'occupe des objets les plus importans & les plus propres à faire fleurir sa Patrie. Il se propose d'en donner un fort étendu sur toutes les parties du

du Gouvernement ; il le peut d'autant mieux , qu'il s'est vû à portée d'aquérir des conoissances particulières, sur les desfeins de S. M. & de son Conseil, relativement à la réforme des abus.

Cet Auteur patriotique est dans l'idée : *Que le Roi doit acorder aux Protestans, la liberté de revenir en France, pour y fixer leur habitation irrévocable, sous des conditions honorables & satisfaisantes pour la Religion Catholique-Romaine; conditions sages & justes, qui assureroient à jamais la tranquillité des Catholiques, de meme que celle des Protestans & baniroient de leur esprit toute inquietude.*

Il pose en fait, que dans l'état de dépopulation où est la France, elle ne peut se promettre d'acroiſſement, qu'en rapellant les Protestans. Il le prouve par les pertes que l'Etat a souffertes de leur exil, & par les avantages que leur émigration a procuré dans les Pays où ils se sont établis : Il entre dans un détail curieux & intéressant des biens temporels & spirituels, qui résulteroient de ce rapel : Il fait voir, que l'Edit de LOUIS XIV. du 22. Octobre 1685, portant révocation de celui de NANTES, fut une faute contre la Politique & un outrage à l'Humanité : Il

établit, qu'il faut une Religion dominante; mais que c'est méconnoître la vraie Religion, que de la rendre persécutrice & intolérante.

En particulier, cet Auteur raisonnable combat le Livre intitulé : *Acord de la Religion & de l'Humanité, sur l'Intolérance civile en matière de Religion*, Ouvrage, dont les sophismes dangereux, les maximes sanguinaires & les principes cruels sont si opposés à la Raison & à la Charité chrétienne. Ce Fanaïque, cet Enemi de l'Humanité & du vrai Christianisme, apuie ses principes détestables sur cette preuve négative, JESUS-CHRIST, ni l'ÉGLISE n'ont pas défendu l'Intolérance; & l'Auteur des *Principes Politiques* lui prouve, que JESUS-CHRIST n'a rien défendu de ce qui l'étoit par la Loi Naturelle. Il établit, que, pour exclure la TOLERANCE, il eût falu que le Sauveur eût donné à ses Apôtres une Jurisdiction temporelle, ou une Jurisdiction spirituelle aux Princes Chrétiens. J. C. disoit à ses Disciples, que son Royaume n'étoit point de ce monde; qu'il avoit une Légion d'AnGES à ses ordres; mais il n'en a jamais employé aucun à exterminer un Pharisien, un Saducéen &c. L'Auteur tolérant rapporte les Passages du Nouveau Testament, qui condamnent l'in-

tolerance & la contrainte en matière de Religion. Il cite une infinité d'exemples de l'Ancienne & de la Nouvelle Loi, de l'Histoire sacrée & profane, des Pères; des Conciles, pour prouver, que la Religion a été très rarement le principe des revolutions des Etats; que les Imposteurs, les Ambitieux ou les Grands s'en sont servi come d'un moyen pour satisfaire leurs passions; que la plupart des mouvemens, que l'on reproche aux Protestans, ont été occasionés par les persécutions qu'on leur a faites. Il établit que ni les Protestans; ni les Catholiques, n'ont point été les Acteurs des scènes violentes & tragiques des XVI. & XVII. Siècles, quoi qu'ils en aient été les Acteurs, les Victimes & les Instrumens; que c'étoient des Ambitieux, qui inspiroient le Fanatisme à des Esclaves; que les Protestans n'ont jamais pris les armes, que pour assurer la tranquillité de la Réforme, & non pour faire des Prosélites &c. L'Auteur s'attache ensuite à faire voir, que dans les Factions, le Souverain gagne plus par une conduite modérée, que par une extrême rigueur & trop de précipitation pour abatre le parti opposé, sur tout en matière de Religion. En rapellant, *dit il*, les Pro-

testans , avec la précaution de les exclure des Charges & de punir les perturbateurs & les séditieux , on viendra plus aisément à bout de détruire l'Hérésie , qu'en les repoussant hors du Royaume : Il le prouve par l'exemple des Catholiques en Angleterre , qui ont profité de la Tolerance & qui sont tranquilles , parce que les Anglois ne croient pas avoir rien à craindre d'eux. Il prouve aussi , par le droit & par le fait , 1°. Qu'en matière de Religion , s'il n'y a sédition ou révolte , la peine de mort ne doit jamais être infligée ; 2°. Que le Roi peut , sans blesser la Religion Catholique , permettre aux Protestans de revenir en France ; qu'il doit même les rappeler , & que ce rapel sera conforme à l'esprit de J. C. & à celui de l'Eglise , ainsi qu'à leurs préceptes.

Il soutient avec DOMAT , *Traité du Droit public* , Liv. I. III. 19. que la Puissance spirituelle n'a d'autorité que sur l'esprit & le cœur des Fidèles , & qu'elle n'en a point sur le corps : Il ajoute , que loin d'avoir droit de vie & de mort , elle doit souhaiter la miséricorde temporelle &c ; que son droit est de décider du dogme , son office d'employer la prière , l'instruction , l'exhortation &c.

Quant à la Puissance temporelle , il lui

attribuë le même droit de Glaive contre les premiers Fauteurs & Auteurs d'une Doctrine schismatique, que contre les Séditieux & les Perturbateurs de l'Etat ; mais il veut que les *Séduits* ne soient pas traités avec la même rigueur que les *Séducteurs*. On doit procéder, dit il, suivant les Loix, & plus exactement dans une affaire de Religion, que dans toute autre : Il faut que ses Défenseurs en justifient la sainteté par la justice de leurs procédés : Dès-là, comment excuser les horreurs de la ST. BARTHELEMI & le manque de foi aux Hérétiques ? Aussi a-t-il un beau champ, pour réfuter, come il le fait solidement, les maximes pernicieuses répandues dans le Livre de son Adversaire intolérant.

NÔtre Auteur entre dans un grand détail sur les avantages que le rapel des Protestans procureroit à la France, spécialement pour rétablir la population, diminuée excessivement depuis deux Siècles, par les guerres continuelles, par les émigrations, par les désertions, par la trop grande facilité d'embrasser l'état monastique, par le grand nombre de célibataires &c. Il donne des raisons pour détruire la crainte des troubles que ce rapel pourroit

ocasioner. Aucune Morale des Comunions Chrétiennes n'autorise la sédition; toutes veulent que l'on rende à DIEU ce qui est à DIEU, & à CÉSAR ce qui est à CÉSAR; toutes se réunissent pour prêcher la soumission au Souverain & aux Loix. Si quelque Institution politique a insinué une Morale contraire, elle a été proscrite, elle est en exécration au reste des Chrétiens. D'ailleurs les Chrétiens de ces différentes Comunions n'ont malheureusement que trop tourné leurs vues du côté de l'intérêt & du plaisir; l'Irréligion est en général plus à craindre, de nos jours, que le Fanatisme, & on ne verra pas des maux tels que ceux qu'il produisit sous FRANÇOIS I. CHARLES IX. HENRI III. LOUIS XIII. &c.

Ce Livre est d'un stile un peu négligé, mais il renferme des vues excellentes, tout y respire la bonté & la douceur; on y remarque une érudition vaste & profonde, de la solidité dans les preuves, une grande énergie & une noble hardiesse dans les opinions. Il est sur tout prisable par le ton d'Humanité, de Patriotisme, de Bonne-foi, de Religion, qui y règne. L'horreur que lui inspirent les opinions atroces du Livre qui soutient l'Intolérance, n'influe point sur les sentimens

de douceur & d'aménité, qu'il conserve, dans la dispute même, pour son Antagoniste. Il ne parle qu'avec respect des Ministres de la Religion & des Autorités qu'il combat. ST. AUGUSTIN & le célèbre BOSSUET ont eû un sentiment différent du sien sur la Tolérance: Il relève, à la vérité, leurs opinions; mais c'est avec une modestie & une candeur, qui auroient fait impression sur ces deux Grands Hommes. Aussi, quoique la matière soit très délicate, le Gouvernement n'a point hésité d'accorder son agrément à cet Ouvrage, & il a paru muni du sceau de l'Autorité Royale.

ETAT & Délices de la Suisse, ou Description Helvétique & Géographique; Nouvelle Edition, corrigée & augmentée considérablement, par plusieurs Auteurs célèbres, enrichie de Figures en taille douce & de Cartes Géographiques; A Bâle chez EM. THURNEISEN, MDCCLXIV.
4 Vol. in 12.

ON peut se procurer cet Ouvrage à Bâle chez l'Imprimeur, & à Berne chez les Srs. GOTTSCHAL & Comp. pour le

prix de L 12 Argent de France, jusques au 15. Novembre prochain. Ce terme écoulé, on le vendra L 15. Argent de France.

PIERRE GOSSE, le jeune, & DANIEL PINET, Libraires à la Haye, impriment, par souscription, l'HISTOIRE MILITAIRE de S. A. S. le Prince FERDINAND, Duc de Brunswich & de Lunebourg, contenant une Description des Evénemens de la dernière Guerre, entre la Grande-Bretagne & la France en Allemagne; Ouvrage composé sur les Mémoires de S. A. S. par M. de W **, & enrichi de Cartes & de Plans, tirés sur les lieux, par M. le Colonel BAWR; 3. Vol. in folio, forme d'Atlas. On souscrit pour cet Ouvrage curieux & intéressant chez les Libraires des principales Villes de l'Europe, qui distribueront gratis les Projets de Souscription.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE Françoise, assemblée suivant l'usage le 25 Août dernier, ajugé le Prix de Poësie à une Pièce intitulée : *Epitre d'un Père à son Fils, sur la naissance d'un Petit-Fils*. Le sujet avoit été laissé au choix des Poëtes. M. d'ALEMBERT fit lecture de cette Epitre couronnée, dont l'objet principal est l'éducation qu'un Père doit donner à son Fils. L'Auteur exclut d'abord celle des Collèges & des Pensions :

*Loins de lui ces prisons, où le hazard rassemble
Des esprits intégaux, qu'on fait ramper ensemble -
Où le vil préjugé vend d'obscures erreurs,
Que la jeunesse achete aux dépens de ses mœurs.*

*L'homme naît ; l'imposture assiege son enfance ;
On fatigue, on séduit sa crédule ignorance ;
On dégrade son être .. Ab ! cruels, arrêtez ;
C'est une ame immortelle à qui vous insultez
De l'Education l'influence suprême*

*Subjuguant dans nos cœurs la Nature elle même ,
Peut créer à son choix des vices , des vertus .
C'est du Fils de CÉSAR que CATON fit BRUTUS*

L'Auteur pense, avec M. ROUSSEAU, qu'un Père doit élever lui même ses Enfants : Voici les Leçons que le Vieillard, qu'il introduit, donne à son Fils , pour l'éducation de son Petit Fils :

*Mais déjà de ton Fils la Raison vient d'éclorre ;
Sache épier , saisir l'instant de son aurore ,
Où l'homme ouvrant les yeux , frappé d'un jour noir
veau ,*

*S'éveille , & regardant autour de son berceau ,
Étonné de penser & fier de se connoître
Ose s'interroger , s'aperçoit de son être ;
Dévore les objets , autour de lui semés ,
Jadis morts à ses yeux , maintenant animés ;
Demande à ces objets leurs rapports à lui même ,
Et du Monde moral veut saisir le Système.
A de sages leçons consacre ces momens ,
De ses vertus alors pose les fondemens :
Des vrais biens, des vrais maux, trace lui les limites,
Renserme ses regards dans les bornes prescrites ;
Qu'il sache tour à tour se concentrer en lui ,
Étendre ses rapports & vivre dans autrui , &c.*

Le Vieillard suit le jeune Elève dans l'âge des passions :

Parmi tous ces desirs , dans nôtre ame allumés ,
 Le Tiran le plus fier , de nos sens enflamés ,
 C'est ce fougueux instinct , fait pour nous reproduire ,
 Rienfaiteur des mortels , & prêt à les détruire.
 Qu'un seul objet , mon Fils , t'engage sous sa loi ,
 Te dérobe à son Sexe enéanti pour toi.
 Heureux , sans doute , heureux , si la beauté qui
 t'aime ,
 Remplissant tout ton cœur te rend cher à toi même ,
 Et mêle , au tendre amour qu'elle a su t'inspirer ,
 Ce charme des vertus , qui les fait adorer :
 Nœuds avoués du Ciel , respectable Himenée ,
 De mon Fils à tes Loix soumis la destinée ;
 Que par toi de son être étendant le lien ,
 Mon Fils , pour être heureux , soit Home & Citoyen !

Après avoir conduit son Elève jusqu'à
 l'âge d'home fait , après l'avoir engagé
 dans les liens du Mariage , le Vieillard
 lui apprend coment il doit mettre sa gloire
 à être utile aux homes & à la société. Il
 distingue deux fortes de gloire ; l'une n'a
 pour objet que l'avantage public ; l'autre

Que le foible poursuit , qu'encense le pervers ;
 Qui , sous différents noms , fléau de l'Univers .
 Arme le Conquérant , lui comande des crimes ,
 Ditte au Sage insensé de coupables maximes ,
 Aiguise le Poignard , prépare le poison ,

*Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom,
 Prestige d'un instant, vaine & cruelle Idole,
 Non, ce n'est point à toi que le Sage s'immole.*

M. d'ALEMBERT ayant achevé la lecture de l'Épître, dont on vient de rapporter quelques traits, M. TRUBLET, Directeur dit :

» MESSIEURS. L'Épître, dont vous ve-
 » nez d'entendre la lecture, est de M. de
 » CHAMFORT, déjà connu très avantageu-
 » sement du Public par la Comédie de la
 » *Jeune Indienne* (*). Ce Drame, où
 » l'on trouve tant de décence, & même
 » de vertu, n'a pas fait moins d'honneur
 » au caractère de l'Auteur qu'à ses talens.
 » C'est aussi le double mérite de son Épi-
 » tre, & vos applaudissemens, MESSIEURS,
 » en font la preuve. La jeunesse de M.
 » de CHAMFORT ajoute encore à sa gloire
 » De nouveaux succès y mettront sans
 » doute le comble, sans diminuer la mo-
 » destie, qui lui est naturelle.

Après avoir donné la Médaille du Prix à M. de CHAMFORT, M. le Directeur reprit la parole en ces termes :

(*) Voyez l'Extrait de cette petite Comédie dans le Journal du mois de Juillet dernier page 83.

„ Les Prix que l'Académie distribue
 „ n'avoient peut être jamais excité plus
 „ d'émulation que cette année. Cela a
 „ paru au mérite des Ouvrages , aussi
 „ bien qu'à leur nombre; qui a été beau-
 „ coup plus grand qu'à l'ordinaire. Qua-
 „ tre Pièces entr'autres, que l'Académie
 „ a jugées dignes de l'*Accessit*, & dont
 „ on va vous lire des Fragmens, lui ont
 „ fait regretter de n'avoir qu'un Prix à
 „ donner. Par l'ordre dans lequel on lira
 „ ces Fragmens, l'Académie n'a point in-
 „ tention de régler les rangs entre les
 „ Pièces d'où ils sont tirés & de décider
 „ sur le différent degré de leur mérite.

„ Elle a encore trouvé des beautés
 „ dans plusieurs des autres Poèmes ou
 „ Epîtres, qui lui ont été présentés, &
 „ l'on va aussi vous en lire quelques en-
 „ droits &c.

M. MARMONTEL lut l'Extrait de ces
 Pièces; qu'il avoit fait avec beaucoup de
 gout. La première, qui a eù part à l'*Ac-
 cessit*, est une *Epitre à un Commerçant, que
 l'on suppose vouloir acheter des Lettres de
 Noblesse*. L'Auteur est M. LE PRIEUR, Avocat
 en Parlement. Voici come il apostrophe ce-
 lui auquel il s'adresse :

*C'en est donc fait, ARISTE, & l'attrait des gran-
 deurs*

*A fasciné tes yeux, a corrompu tes mœurs !
 J'as de servir ton Roi , d'enrichir ta Patrie ,
 Tu rougis d'exercer une noble industrie ;
 Tu vas donc , à prix d'or achetant tes Ateux ,
 De l'intrigue , à la Cour , apprendre l'art bonseux ;
 Ou bien , coulant tes jours dans une paix profonde,
 Jouir du triste droit d'être inutile au monde.*

On exhorte le Commerçant à chercher la vraie Noblesse dans la continuation de ses travaux :

*Vole aux bornes du monde y peupler ces déserts
 Condamnés par les Cieux à d'éternels hivers ;
 Défriche ces marais , rends ces terres fécondes ,
 Par les nœuds du Commerce enchaîne les deux Mon-
 des*

*Recule encore d'un pas les limites des mers ;
 En le fertilisant agrandis l'Univers.
 Asservis à tes loix la Nature indocile ;
 Ne sois pas le plus grand , mais sois le plus utile.
 Sois juste , sois sensible , & sur-tout généreux :
 Une seule vertu vaut un siècle d'Ateux.*

Après avoir peint les François comé une Nation molle & éféminée dans la Paix ; ardente , brave & courageuse dans la Guerre , le Poete ajoute :

*J'aime mieux ce mortel , qui traversant les ondes ,
 Prodigue à mes desirs les trésors des deux Mûndes.
 D'une Mer inconnue il brave le danger ;
 Il ne cherche des biens que pour les partager.
 Du calme de la Paix, le Marchand est le gage ;
 Le Guerrier est l'éclair , qui précède l'orage ;
 L'un frappe mon esprit , l'autre est cher à mon cœur :
 L'un est grand par mes maux , l'autre par mon bon-
 heur.*

Voici ce qu'il dit en parlant de la traite
 des Nègres en Afrique :

*C'est là qu'un Roi barbare , ennemi de la Paix ,
 Jouit du droit affreux de vendre ses sujets ,
 Et respectable même , alors qu'il le déchire ,
 Pour un vil ornement dépeuple son Empire.*

*Eh ! pourquoi , captivés par une aveugle erreur ,
 Usurpons-nous le droit de faire leur malheur ?
 Si , brûlés en naissant du Dieu qui les éclaire ,
 Ils ofrent à nos yeux une forme étrangère ,
 Pourrions-nous , sans remords, leur déchirer le flanc ;
 Et lâchement cruels trafiquer de leur sang ?
 Le Ciel , dont come nous ces mortels, sont l'ouvrage ,
 Dans le fond de leur ame imprima son image.
 Il leur a fait un cœur sensible , généreux ,
 Et qui , sans nous , peut être ent été vertueux.*

*Égoux par leur naissance , égaux par leurs misères ,
Noir ou blanc , foible ou fort , tous les homes sont
frères.*

Un Poëme , sur la nécessité d'aimer , dont l'Auteur ne se nomme pas , mais qu'on fait être M. GAILLARD , de l'Académie des Belles-Lettres & l'un des Auteurs du Journal des Savans , est la seconde Pièce qui a mérité l'Accessit. En voici le début :

*Aimons , c'est le principe & la fin de tout Être.
Il est doux de penser , & flateur de conoître ;
Mais le Sage est sensible avant d'être éclairé.
L'Home , digne en éfet de ce titre sacré ,
Sent le besoin d'aimer & la douceur de plaire
Mieux que ces vils besoins , seuls connus du vulgaire.
O Fille du néant , Insensibilité ,
Triste & cruelle Sœur de la Méchanceté ,
Par ton poison glacé l'existence est flétrie !*

On fait voir dans ce Poëme, que l'amour (& sous ce nom l'on entend aussi l'amitié & l'amour paternel & filial) est le plus grand bien , & presque le seul dont les homes jouissent sur la terre. Mais l'Auteur veut que l'on écarte de l'amitié

*La bassesse qui rampe , & l'orgueil qui protège ;
 Le faux empressement , qui flate & qui séduit ;
 La superstition , qui gouverne ou trahit ;
 Et des pédans bourgeois le plat & lourd ramage ,
 Et des paous de Marli le superbe plumage ,
 Et les airs triomphans d'un petit grand Seigneur ,
 Insolemment poli , plein d'esprit & sans cœur ,
 Non , ce ne sont point là des Amis ni des Hommes.*

La troisième Pièce honorée de l'Accessit est aussi un Poème sur le sort de la Poésie en ce Siècle philosophe. L'Auteur est M. CHABANON, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. La Poésie, dit-il, est come le Soleil :

*Elle a tout embéli des traits de sa lumière ;
 Par elle de l'esprit ont germé tous les dons ,
 Et le génie ardent , frappé de ses rayons ,
 Météore embrasé de sa vive étincelle ,
 Eclatoit dans les airs & tenoit auprès d'elle.*

La Philosophie, dont la Lune est l'image, est peinte ainsi :

*Le front de la Déesse étoit noble , sévère ,
 Et de sa dignité portoit le caractère ;
 La décence régloit son air & son maintien*

L'auguste Vérité lui servoit de soutien.

Du plus humble respect elle atiroit l'hommage ;

L'Amour , en la voyant , fut devenu plus sage.

A l'aspect de la Philosophie, M. CHABANON prétend , que la Poësie perdit ses Adorateurs & ses Partisans :

Du Pinde négligé , les côteaux sont déserts ;

Le deuil en a banni les graces fugitives ;

Tout un Peuple nouveau doit habiter ces rives.

L'esprit contemplatif y vient étudier

Les grandes vérités qu'il doit nous publier.

Son silence imposant fait taire l'harmonie ;

Et le doute a pris place au trône du génie.

Le règne de la Philosophie est devenu celui de toutes les Sciences. L'Auteur les fait passer en revue , & montre combien elles ont répandu de froid dans les esprits. Il peint ensuite les effets de la Poësie & se livre à l'essor du plus ardent enthousiasme. Chez les Grecs & chez les Romains , la Philosophie & la Poësie avoient formé ensemble une espèce d'alliance :

Ainsi développant une Science obscure

LUCRECE osa parler la langue d'ÉPICURE.

PLATON , sur les déserts de la Métaphisique ,

Fit briller les couleurs du prisonnier poëte

*Eh quoi ! VOLTAIRE encor nous décrit dans ses vers,
Les mystères des Cieux par NEWTON découverts.*

M. CHARANON invite les Sectateurs de la Philosophie à imiter de pareils exemples, & à être, si cela se peut, Philosophes & Poètes tout à la fois :

*Mais qui peut s'élever à ce sublime ton ?
Qui peut peindre en HOMERE & penser en PLATON ?
Combien de vérités n'ofrent qu'un champ stérile ?
Il faut pour les parer une main trop habile.*

L'Auteur ne désespère pourtant pas de voir arriver le jour où l'on dira :

*Le Siècle fortuné de la Philosophie
Est le Siècle des Arts & celui du Génie.*

Une Epître de M. DESFONTAINES, sur l'insensibilité des Stoïciens, est la quatrième Pièce jugée digne de l'Accessit. S'il est encore des Sectateurs de ZENON, voici de quelle façon l'Auteur leur parle :

*Suivez ce Peuple entier, ce Peuple curieux,
Qui se présente en foule à ce théâtre affreux
Destiné par THEMIS à la mort des coupables ;
Voit-il, sans s'étonner le sang de ses semblables ;
Sous le fer des bourreaux à ses pieds répandu ?*

Ce Peuple est il cruel ? Non , il veut être ému.

*L'ame des spectateurs trouve en secret des charmes
Dans ce qui leur arrache & des cris & des larmes ;*

*Elle sent qu'elle existe en ces affreux momens,
Et sa tranquillité ne vaut pas ses tourmens*

*Et nous même , en suivant l'instinct qui nous attire ,
N'allons nous pas aussi pleurer avec LAÏRE ,*

*Gémir avec MONIME , ou frémir de terreur
Quand OEDÏPE nous offre un spectacle d'horreur ?*

*L'homme , que frappe alors une vive peinture ,
Avec plaisir en soi sent souffrir la nature ;*

*Et par des traits perçans , tout son cœur débilité ,
Jouit de la douleur dont il est pénétré.*

M. DESFONTAINES introduit un Philosophe Stoicien , qui expose tout le système de l'insensibilité ; le Poëte le réfute & en montre les inconvéniens :

*Ainsi , sans être ému , nous verrons nos Parens ,
Nos Enfans , nos Amis , sous nos yeux expirans ;*

*Nous ne donnerons point de pleurs à leur mémoire ;
Et nous croirions flétrir l'éclat de nôtre gloire ,*

Si cet infortuné , qui veut nous atendrir ,

Au fond de nôtre cœur surprénoit un soupir !

Après un détail des biens que la sensibilité procure à l'humanité , l'Auteur ajoute , qu'elle rend l'homme vertueux , &

heureux par conséquent, puisque le vrai bonheur est dans la vertu.

M. de MARMONTEL lut aussi l'Extrait d'une *Epiire aux Grands*, par M. VALLIER, de l'Académie d'Amiens & Colonel d'Infanterie. Le début en est frappant :

*Grands du Siècle, écoutez ; fiers de vos avantages,
Prétendez vous par eux asservir nos hommages ?
Pour vivre indépendans croyez vous être nés ?
La naissance a des droits, mais ces droits sont bornés.*

*Que l'équité les règle, on s'empresse à s'y rendre ;
On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre ;
On applaudit aux traits qui vous font respecter,
Mais notre hommage est libre, il le faut mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foiblesses ;
Vos vices sont nos maux, vos vertus nos richesses ;
Vous en devez un compte à la Patrie, au Roi,
Au moindre Citoyen qui le demande, à moi.*

M. VALLIER parcourt, avec autant de force que de rapidité, tous les devoirs des Grands, & par une *Prosopopée*, qui a été fort applaudie, il fait sortir de son tombeau un des Ancêtres de ces Grands, qui les apostrophe ainsi :

*Le sang que j'ai versé, ce sang qui vous honore,
Vous fut transmis, dit-il, pour le répandre en-
core.*

*Les biens que vos Aïeux & les miens ont acquis ,
 Vous font des Envieux , j'en faisois des Amis :
 Vous en avez terni la source ; elle étoit pure &c*

Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer encore ces beaux Vers :

*Totes de vos grandeurs , quand tout rempli vos
 vœux ,*

*Grands , vous ne songez pas qu'il est des mal-
 heureux !*

*Ce grand nom , ce crédit , qui vous rend tout
 facile ,*

Pour les Infortunés , est-il un bien utile ?

L'employez vous pour eux ? Sert-il à l'Orphelin ?

L'accuillez vous toujours avec ce front serein ,

Qui sait , enhardissant la craintive misère ,

Cacher le Protecteur , ne montrer que le Père ?

Pour vous de tous ses droits dépouillé par le sort ,

N'auroit il avec vous de comen que la mort ?

.....

*Pourquoi Dieu vous mit-il plus près du Dia-
 dème ?*

Pour augmenter l'éclat de la grandeur suprême ;

Pour aider le Monarque à faire des heureux

Tirez de la poussière un homme vertueux ;

Guidez le par la main jusques aux piés du Maître ;

S'il a quelques talens , faites les lui conoitre ;

*Placez le dans le rang dont vous étiez jaloux ,
Le bien qu'il y fera réjaillira sur vous.*

M. MARMNATEL avoit encore extrait trois autres Pièces 1°. *Epitre à mon Elève.* 2°. *Epitre sur l'effet des Passions.* 3. *Poëme sur la Navigation.* Les Auteurs de ces Morceaux ne sont pas connus.

Pour sujet du Prix d'Eloquence de l'Année 1765. l'Académie Française propose : *l'Eloge de René DESCARTES.* Le Discours doit être d'environ demie heure de lecture , & envoyé avant le premier Juillet à REGNARD , Imprimeur de l'Académie Française.

L'Académie des Sciences , Belles Lettres & Arts de LION propose , pour le Prix de Mathématiques , qui sera distribué à la Fête de St. Louis 1766 , le sujet suivant :

Calculer les forces de la Lumière qui traverse des couches d'air , d'une épaisseur donnée , lorsque les rayons sont divergens.

Problème dont la solution conduiroit à la conoissance de la Gradation de la Lumière.

Les Mémoires pourront être écrits en François ou en Latin , & doivent être

adressés à M. BOLLIOD MERMET , Secrétaire Perpétuel de l'Académie pour la Classe des Sciences ; ou à M. le Président de FLEURIEU , Secrétaire Perpétuel pour la Classe des Belles Lettres ; ou à Aimé de la ROCHE , Imprimeur de l'Académie. On les recevra jusques au 1er Avril 1766.

L'Académie avoit proposé, pour le sujet du Prix de Physique de l'Année 1764 cette Question : *Quelle est la qualité nuisible que l'air contracte dans les Hopitaux & dans les Prisons , & quel seroit le meilleur moyen d'y remédier ?*

Pour obvier à cette infection de l'air , si capable de faire naître & d'aggraver les maladies , on a tenté l'usage des Ventilateurs , des Ventouses , des Dômes , des Manches , du Feu , des Vapeurs &c. mais ces essais n'ont pas été suivis d'une pratique universellement reçue. Ce défaut de succès détermina l'Académie à demander aux Savans , qu'après avoir employé les Expériences Physiques & l'Observation Médicinale , pour conoître cette qualité vicieuse de l'air , ils tâchassent , pour la corriger , de perfectionner & de rendre plus pratiques les moyens déjà éprouvés ; ou qu'ils en trouvaient un nouveau , plus simple , plus comode , moins dispendieux , & qui put se proportionner à l'étendue des

lieux, où l'on veut renouveler l'air & le purifier.

De 14 Mémoires adressés à l'Académie sur ce sujet, quelques uns lui ont paru dignes de son attention & estimables par les recherches qu'ils contiennent; mais les Auteurs n'ayant indiqué dans ces Mémoires, que des moyens déjà connus, & ne les ayant pas suffisamment perfectionés, l'Académie, considérant l'importance extrême de cette matière, a jugé à propos de renvoyer le Prix, & de proposer de nouveau la même Question pour l'Année 1767.

Quelqu'utile que soit à l'avancement de la Physique & de la Médecine la connoissance des qualités vicieuses de l'air infecté, l'Académie desire que les Savans s'appliquent surtout à l'objet principal de la Question, qui est, de *trouver un moyen sûr, & constaté par des expériences, pour purifier & renouveler l'air dans les Hopitaux & dans les Prisons.* Les Mémoires pour le concours doivent être envoyés francs de port aux Adresses ci-dessus indiquées, avant le 1er Janvier 1767.





L E T T R E S

De JULIE à CAMILLE.

DIX HUITIEME LETTRE.

J'Ai mille choses à vous apprendre, ma chère amie, mais je comencerais par ce qui m'intéresse, c'est-à-dire le plaisir que m'a fait tout ce que vous me dites de flateur au sujet du Comte, qui méritera bien mieux votre suffrage, quand vous serez instruite de la générosité dont il vient de combler mon Cousin. Dans le dernier paquet que j'ai reçu de lui, j'ai trouvé une Commission de Capitaine de Cavalerie, au nom du Chevalier de FOLVILLE, en faveur duquel il s'est défait de sa Compagnie. Représentez vous, si la chose est possible, la surprise de mon parent, quand je lui remis ce parchemin, avec une Lettre du Comte, par laquelle il l'invitoit à venir le rejoindre à Paris, pour aller prendre ensemble possession de leur nouveau grade. Je crus en vérité que l'excez de sa joie lui feroit tourner l'esprit: Il fut une

demie heure à mes pieds, pour me remercier d'un bienfait, dont il prétend que je suis la cause. Il est certain que son enthousiasme étoit très naturel ; sa fortune n'auroit jamais pu lui permettre de se procurer cet avancement, & sans cette générosité peu commune, mon pauvre petit Cousin auroit fort bien pû rester Lieutenant de Dragons toute sa vie. Ma Tante, qui n'est pas moins reconnoissante que lui d'une façon de penser si distinguée, écrivit hier à Mr. de VOLVIRE, qui rougira sûrement, en faisant la lecture des éloges qu'elle lui prodigue. Elle a gratifié son Neveu d'une bourse de cent Louis, dont une partie doit être employée à relever la simplicité de sa garde-robe, afin qu'il puisse se présenter au Ministre, dans un état conforme à sa naissance. Il a pris la poste ce matin, pour rejoindre plus promptement son Bienfaiteur, qui sûrement ne partira pas de Paris, sans vous le présenter.

Je vous ai marqué, dans ma dernière, que le Duc de FLORAC étoit attendu par le Concierge de son Château, & je vous aprens actuellement qu'il est arrivé depuis huit jours ; mais ce qui vous surprendra, c'est le nom de l'heureux objet, qui contre son intention a supplanté Madame d'Or-

MONT. dans le cœur de ce fat. Pouviez vous vous imaginer que c'est moi que cet honneur regarde ? J'ai toutes les peines du monde à me le persuader ; j'aurois beaucoup mieux aimé, que sa présomption fut réprimée par Mad. de CLAIRVAL ; mais puisque le destin me réservait ce désagréable avantage , je vous jure que j'en userai sans ménagement & que l'orgueil ducal sera cruellement humilié , s'il a la hardiesse de me déclarer ses sentimens.

Le lendemain de son arrivée, il envoya son Coureur à ma Tante, pour lui faire dire qu'il auroit l'honneur de lui rendre visite dans l'après diner, & Mad. de FRANQUEVILLE, que plusieurs raisons d'intérêt engageant à le ménager, reçut son message avec une satisfaction aparente, car intérieurement elle le méprise. Sur les quatre heures du soir, m'étant mise à la fenêtre de ma Cousine, chez laquelle j'étois montée, pour lui remettre un billet du petit Marquis, que ma Femme de Chambre venoit de me doner.

*Je vis paroître dans la plaine
Un équipage somptueux,
Trainé par six Courriers fougueux,
Qu'un Cocher, à grosse bedaine,
Ainsi qu'un Postillon pompeux,*

*Faisoient courir à perdre baleine,
 Puis trois Laquais présomptueux,
 Portant des plumets orgueilleux,
 Se pavanoient sur le derrière
 De ce Carosse foudroyant ;
 Tandis qu'un Coureur élégant
 En s'exerçant sur la poussière,
 Anonçoit d'un air fansaron
 Qu'il précédoit un Mirmidon.*

C'étoit en éfet M. de FLORAC , que je reconus à son faste , dont cette Province a la puérilité d'être la dupe. Un Postillon, qui le devançoit d'un quart de lieue , ayant fait avertir ma Tante que son Maître arrivoit , nous fumes obligées , ma Cousine & moi , de nous rendre dans son Salon , pour l'aider à recevoir cette visite importante , qu'un Laquais de la Comtesse vint anoncer un moment après ,

*Alors ce petit Automate ,
 Plus odorant qu'un aromate ,
 Le corps à demi de travers ,
 Pour le moins autant que mes vers ,
 Portant ses coudes en coquins ,
 Nous présenta sa pierre mine ,
 Qui manqua de s'exténuer
 A force de nous saluer.*

Enfin, après plusieurs complimens aussi fades que celui qui les faisoit, il m'honora d'un coup d'œil, au travers de sa languette; puis affectant un air de surprise, en me reconnoissant: *Par quel malheur, me dit-il, Mademoiselle, Paris se trouve-t-il privé de vos charmes, & comment avez-vous pu vous résoudre à les faire végéter dans la Province? En honneur c'est un rapt que vous faites aux Sectateurs du bon goût, car sans prétendre persifler les Provinciaux, je crois que leurs hommages matériels ne peuvent tout au plus que vous inspirer de l'ennui.* Vous vous trompez, lui répondis-je séchement, en présumant que le matérialisme dirige leurs ames; j'ai remarqué plus de solidité dans leurs sentimens, qu'il ne s'en trouve ordinairement chez les Courtisans. *D'accord*, reprit-il avec un ris forcé, *la nature les fit trop épais pour n'être pas solides.* Je ne me suis point aperçu, lui dis-je, de la grossièreté dont vous les gratifiez, & dussai-je m'exposer à votre censure, je vous dirai franchement, que leur façon de penser me paroît préférable à la pusillanimité qui dirige les agréables de Paris. *Il faut assurément*, me répondit-il d'un ton railleur, *que ce Canton soit devenu la Vallée de Tempé, depuis que je n'y suis venu; & comme je n'en sau-*

vois douter par l'intérêt qu'il vous inspire , je ne désespère pas de m'y rectifier sur le chapitre de la galanterie. A'ors ayant fait une profonde révérence , en me disant qu'il me dédieroit les prémices des nouveaux sentimens qu'il alloit adopter pour me plaire , il partit & me laissa pétrifiée de son dessein , dont je n'ai que trop reconnu la réalité , puisque son Coureur m'aporta le lendemain un très beau bouquet , que j'acceptai de donner à ma Cousine devant le Domestique , afin qu'il en rendit compte à son Maître. Ce procédé le piqua sans doute , car il fut trois jours sans revenir , mais ayant pris le prétexte d'une migraine , pour me dispenser avant hier de le voir , j'ignore quand il reparoitra ; en tout cas je l'attens de pied ferme , & je crois que vous en êtes aussi persuadée que de l'amitié de votre JULIE , qui vous embrasse de tout son cœur.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

Vous convenez donc , Ma chère CAMILLE , que les rives de la Loire sont habitées par des Etres , pour le moins aussi distingués que les Habitans des rives de la Seine. Je suis enchantée que Mrs. de VOL-

VIRE & de FOLVILLE vous aient fait prendre une idée si favorable de leur Province. Il est vrai, que si leurs Compatriotes étoient pourvus des mêmes avantages, ce Pays pourroit se flater d'être l'ornement de la France; mais, à vous parler franchement, je crois qu'ils font les seuls de leur espèce, & quoi que j'aie rompu des lances pour leur Patrie, contre le Duc de FLORAC, je ne puis cependant me dispenser de convenir, que sa critique n'étoit pas déplacée.

Un jour de la semaine dernière, où nous assistames à un grand diner, que la Marquise de FELCOURT donoit à cet Automate, étant sortie de table sur les quatre heures, une partie de ces Dames me proposèrent de faire un tour de promenade, avant que de se mettre au jeu. Les ayant suivie machinalement, nous primes la route d'un très beau bosquet, qui termine le Jardin spacieux du Chateau; alors le Duc s'étant approché de moi, sous prétexte de m'offrir la main pour m'aider à descendre les degrez de la terrasse, je m'aperçus, avec dépit, que j'allois en être excédée, & je ne me trompai pas, puisque malgré mon impatience, il trouva le secret de me séparer de sa compagnie, en me parlant des affaires du tems, dont il me parut si
fort

fort occupé, que je fus la dupe de son subterfuge; mais ayant remarqué que la distance étoit assez considérable pour n'être entendu que de moi,

*Alors il changea de langage ,
Et d'un ton de voix suffisant
Il m'offrit le pompeux hommage
De son amour impertinent ,
Dont le détail extravagant
Me fut d'un funeste présage*

Après une réponse qui lui peignoit l'excès de mon indignation, sur une témérité dont je lui dis que je me trouvois vivement insultée, il me répondit, qu'il ne croyoit pas que je dusse me plaindre d'un sentiment qui le déterminoit à m'offrir le partage de sa fortune, malgré l'éloignement qu'il avoit toujours eu pour le mariage. Je vous conseille, lui répondis-je avec vivacité, de ne pas contraindre votre répugnance, sur un engagement, qui ne m'inspireroit que du dégoût, si j'étois forcée de le contracter avec vous; ainsi j'espère que vous me préserverez désormais d'entendre des propos que le respect vous auroit interdit, sans la fatuité qui vous domine. Ensuite ayant redoublé le pas, en honorant d'un souris méprisants,

son air pétrifié, je r  joignis la compagnie. Nous le retrouvames avec Mesdames de FALCOURT & de FRANQUEVILLE, quand nous rentrames au Chateau; il se contenta de me dire, en me donant la main pour monter en Carosse, qu'il espéroit que mes réflexions d  truiroient mon injustice, & depuis ce moment, il n'a pas s   me parler tendresse, quoi que j'aie le desagr  ment de le voir tous les jours.

Il faut que je vous amuse d'une Av  nture comique, arrivée au vieux Marquis de RIBERVILLE, & que j'apris hier au soir. Il y avoit trois ans qu'il étoit veuf, lors qu'il devint amoureux d'une jeune Paysane, qu'un de ses Fermiers avoit épousée l'année précédente. Cette Villageoise, qui se nomme CLAUDINE, possédoit alors tous les charmes qui caractérisent la beauté, en sorte que ne résistant point au desir de s'en faire aimer, notre Galant suran   lui fit dire un jour, que son Mari étoit    sa char  te, de se rendre tout de suite au Chateau, parce qu'il avoit quelque chose de conséquence    lui comuniquer. Cette belle Fermière ayant exécuté ses ordres, jugez son extrême surprise,

*Quand le Marquis lui dit, CLAUDINE,
Rien ne peut égaler l'ardeur*

Dont ta beauté, plus que divine,
 Consomme jour & nuit mon cœur.
 Or tu conçois que cette flamme
 Qui me dévore incessamment
 Exige un prompt soulagement,
 Que la charité de ton amie
 Doit m'accorder sans murmurer,
 Pour me préserver d'expirer ;
 Et quand l'excès de ma tendresse
 Sera le prix de tes faveurs,
 Alors enchanté des douceurs
 Dont j'aurai savouré l'ivresse,
 Je te donnerai sur ma foi,
 La Ferme que tu tiens de moi.

Cette jolie Femme, que la vertu diri-
 geoit, & qui d'ailleurs aimoit son Mari,
 loin de se laisser séduire par un apas si
 flatteur, car il étoit question d'un Fond
 de dix mille francs, se leva précipitamment
 du Sopha, où le Marquis l'avoit forcé de
 s'asseoir ; & lui répondit d'un air ingénu,

*En vérité s'est grand dommage
 Que Nature m'ait fait si sage ;
 Mais je vous jure Monseigneur,
 Qu'étant pour jamais le partage
 De PIERROT votre serviteur,*

*Un Roi ne pourrois me séduire ,
 Ni par conséquent me réduire
 A manquer aux loix de l'honneur.
 Puis s'ensuyant à tire d'aîle ,
 Cette nouvelle PAMELA
 Plus alerte qu'une hirondelle
 Du Chateau soudain s'envola.*

Le Marquis , pétrifié d'une résistance qu'il n'avoit pas imaginée dans une Femme de cette condition , résolut , à quel prix que se fut , de couronner ses amoureux desirs , desorte qu'il trouva , quelques jours après , le moyen de s'introduire chez CLAUDINE , pendant l'absence de PIERROT ; mais cette rusée Paysane , qui ne pouvoit douter du dessein de son Seigneur , en le voyant paroître dans sa chaumière ,

*Dit ,! en embrassant ses genoux ,
 Grand Dieu , que diroit mon Epoux ,
 S'il aprenoit qu'à la sourdine
 Vous venez cajoler CLAUDINE ?
 Ha ! préservez moi Monseigneur ,
 Du chatiment , dont sa fureur
 Acableroit mon innocence ,
 Et si votre amoureuse ardeur
 A pour moi cette complaisance ,
 Je vous proteste que ce soir*

*Je couronnerai votre espoir ,
 Sous le Tilleul que la Nature
 Forma devant notre mazure ,
 Où je vous done un rendez-vous.*

Cette promesse séduisante ayant été suivie de quelques légères faveurs , que CLAUDINE consentit d'accorder au Marquis , pour doner plus de force au subterfuge qu'elle employoit , il sortit de chez elle transporté de sa bone fortune , & je ne crois pas que l'amoureux ROLAND , eut jadis plus d'impatience en atendant l'heure de son rendez vous avec l'ingrate ANGELIQUE , que le vieux pécheur en éprouva , jusqu'au moment fixé pour se rendre sous l'arbre désigné. Il y arriva un peu avant minuit , comme il en étoit convenu. Jugez de sa fureur , quand il s'aperçut au bout d'une heure , qu'il atendoit vainement l'objet de ses desirs , dont il ne put douter d'être la dupe. Enflamé de colère , il se retira chez lui , avec la ferme résolution de se venger d'un affront si sensible ; mais CLAUDINE prit des précautions si prudentes , qu'il lui fut impossible de la surprendre seule dans sa maison ; desorte qu'il començoit à desespérer de son projet , lors qu'après six mois de peines inu-

tiles , le hazard favorisa ses vœux , dans le moment qu'il s'y atendoit le moins.

Un jour qu'il alloit diner chez Mad. de FRANQUEVILLE , en passant auprès d'un petit bois , il aperçut de loin une jeune Payfane , dont la marche legere lui fit foubçonner que c'étoit fon inhumaine. Cette idée s'étant réalisée à mefure qu'il en aprochoit , il dit à fon Laquais de prendre les devans , pour prévenir la Comteffe fur fon arrivée. Ce fut alors que la pauvre CLAUDINE fe crut perdue fans reffource , le bois n'étant pas affez épais pour favoriser fa fuite. Elle voulut cependant effayer de fe cacher ; mais Mr. de RIBERVILLE , qui remarqua fon deffein , le fit bientôt échoüer en pouffant fon cheval vers le fentier qu'elle avoit enfilé. Ne pouvant donc éviter le vieux Satire , elle lui dit avec un tremblement univerfel , je vois bien , Monfeigneur , que la force de mon deftin l'emporte fur celle de ma vertu , puis qu'il me fait tomber entre vos mains , fans efpoir de fecours , & qu'après avoir été la dupe de mes feintes promeffes , je ne dois pas m'atendte à vous trouver généreux ; ainfi ne pouvant éviter le fort qui me pourfuit , je fuis décidée de vous acorder ce que vous defirez avec tant d'ardeur , pourvû que vous me permettiez de vous

conduire dans un endroit solitaire, qui se trouve à vingt pas d'ici, afin que les Arbres soient les uniques témoins de la honte donc vous allez me couvrir. Le Marquis y ayant consenti, cette rusée Payfane, après plusieurs détours, le fit parvenir dans cette agréable retraite, où Mr. de RIBERVILLE mit pied à terre; puis ayant attaché son cheval, il se disposoit à satisfaire ses desirs. Il débuta par quelques caresses, auxquelles la Villageoise parut se prêter sans répugnance. Lors qu'il devint plus pressant, elle lui dit, en le regardant tendrement, qu'elle espéroit qu'il voudroit bien lui permettre de le débiter, avant que de se satisfaire, parce qu'elle craignoit, que dans la vivacité de ses transports, il ne la blessa avec ses épérons, dont elle avoit déjà senti plusieurs atteintes. Ce luxurieux Vieillard s'étant prêté à ce qu'elle exigeoit de sa complaisance, elle ne lui eut pas plutôt ôté une bote, qu'elle prit la fuite, en se moquant de la crédulité de ce barbon, dont elle emportoit la chaussure. Elle eut même la cruauté de détacher son cheval, qui gagna l'écurie sans s'embarasser de son Maître, qui se voyoit dans la nécessité de retourner chez soi, un pié chaussé, l'autre nud. Il eut cependant

le bonheur, après avoir fait cinquante pas comme une sauterelle, qui n'a qu'une patte, de voir paroître un bucheron, auquel il ordona d'aller chercher son Carosse; mais ce qui mit le comble à son humiliation, c'est que la malicieuse CLAUDINE, qui pour lors étoit rentrée chez elle, en sortit lors qu'elle entendit son retour, pour lui jeter sa bote, dans sa Voiture, en l'acablant des reproches qu'il méritoit. Par là, cette aventure étant devenue publique en très peu de tems, le rendit si justement la fable du Canton, qu'il fut trois mois sans oser paroître.

A l'égard de la belle CLAUDINE, dont la vertu ne vouloit plus être exposée aux outrages qu'elle avoit effuyés, elle resolut de se retirer dans le Village de ses parens, jusqu'à la fin du Bail de son Mari, qui devoit arriver à la St. Martin suivante. Depuis ils se sont établis dans une Ferme du Comte de VOLVIRE, avec lequel sa sagesse n'a pas couru les mêmes risques, puisqu'elle est encore sa Fermière, & que suivant toutes les apparences, elle le sera jusqu'au tombeau. Recevez le baiser que votre JULIE vous envoie sur les aîles de la tendresse.



LA JOURNÉE DE L'AMOUR ,

Pièce fugitive de M. PESSELIER

On a des yeux séduisans ,
 On soupire , on a quinze ans ;
 Emporté par un doux vertige ,
 Le cœur s'inquiète & voltige ,
 On voudroit aimer à son tour :
 Voilà l'Aurore de l'Amour.

On trouve l'Objet vainqueur ,
 A qui l'on devoit son cœur ;
 D'un premier choix , la vive flamme ,
 Saisit , séduit , remplit nôtre ame ,
 Peut-on voir luire un plus beau jour ?
 Voilà le Matin de l'Amour.

On obtient un tendre aveu ;
 D'être fidèle on fait vœu
 Bien au de-là de la mort même.
 N'a-t'on pas le bonheur suprême ,
 Lors-que l'on s'aime sans détour ?
 Voilà le Midi de l'Amour.

Mais que vois je ? La froideur.

Déjà succède à l'ardeur :

On se plaint , que le caractère

Est trop frivole , ou trop austère ;

On se quite enfin sans retour.

Et voilà le Soir de l'Amour.

Hélas ! Ne nous flatons pas ,

De trouver mieux sur ses pas !

Trop heureux seulement les homes ,

Chez qui , dans le Siècle où nous sommes ,

L'Amitié , sur la fin du jour ,

Veut bien succéder à l'Amour.



M A D R I G A L

O *Dieux ! Que mon IRIS est belle ,*

Et que je l'aime tendrement !

Je meurs de douleur absent d'elle ,

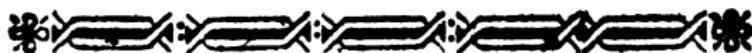
Et de plaisir en la voyant.



CHANSON.

FAUT-IL être tant volage ?
 Ai je dit au doux PLAISIR ;
 Tu nous fuis , (Las , quel dommage !)
 Dès qu'on a pu te saisir.

*Ce Plaisir , tant regrettable ,
 Me répond : Rens grace aux Dieux ,
 S'ils n'avoient fait plus durable ,
 Ils m'auroient gardé pour eux.*



LES VENDANGES

AIR DE BASSE.

Le Printems revient tous les ans ,
 A son retour tout renouvelle ;
 Cette Saison est la plus belle
 Pour les Bergers Et les Amans.
 Mais l'heureux tems de la Vendange
 Est pour moi le plus précieux ,
 Et je ne m'aperçois que la Nature change ,
 Je ne m'aperçois que la Nature change ,
 Que quand le Vin nouveau prend la place du vieux
 Que quand le Vin nouveau prend la place du vieux



E N I G M E.

SANS changer de nature ,
 Sans plus d'une figure

Je paroïs quelquefois brillante d'ornemens

Et d'autres fois sans agréments.

Je suis tantôt quarée ou ronde ,

Tantôt plate & tantôt profonde ;

Je rends service au Grand-Seigneur ,

Ainsi qu'au plus vil Laboureur.

J'ai des jambes , des bras , qui plus est une tête.

Ne va pas me croire une bête ;

Car loin d'arriver à ton but.

Tu serois obligé de me mettre au rebut.

Poursuis , examine mon être :

A divers traits , tu me pouras connoître.

Je ne mets guère de chapeau ,

Mais souvent je porte un manteau.

Sans recourir à la Justice ,

Mon Maître quelquefois me condamne au supplice ;

Et pour assouvir sa fureur ,

Par des gens qui sont des canailles ,

Me fait déchirer les entrailles ,

Sans que jamais je fasse éclater ma douleur.

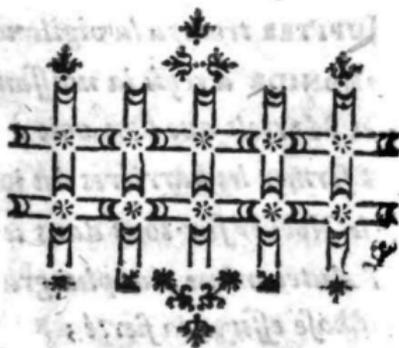
A U T R E.

JE suis long , je suis rond , je suis droit & bossu ;
 La Nature m'habille en me mettant au monde ,
 Mais l'art me dépouille tout nud.

Honteux de me voir tel , je tourne & fais la ronde
 D'une agilité sans seconde ,
 Seulement pour être vêtu.

Mais ma condition en est-elle meilleure ?
 Quel est enfin le prix de mon empressement ?
 Je ne gagne qu'un vêtement

Et quelquefois ce n'est pas pour une heure.



L O G O G R I P H E.

ENFANS de l'Industrie & de l'Ambition ,

Je n'habite la terre ,

Que le tens nécessaire ,

Pour me remettre en action ,

A ce début , Lecteur , conois tu mon essence ?

Non , je ne le crois pas ;

Et malgré ton intelligence

Il faut t'aider à sortir d'embaras.

Je t'offre en débutant une marque de joie ;

Le plus dur des Métaux ; un gros Oiseau de proie ;

Un instrument sinistre aux hôtes des forêts ,

Et qui du laboureur sillone les Guérets ;

Un Roi dont JUPITER trompa la vigilance ;

Une Isle où SIMONIDE a reçu la naissance ,

Le plus cher des Mortels que l'on voie à la Cour ,

Et ce qui vient fermer les barrières du jour ;

Ce que craint le Nocher sur-tout dans les tempêtes ;

Ce qui sert à l'Autel même aux plus grandes fêtes ;

Celle de qui le Phasé essuya la fierté ;

Un péché capital ; une Divinité ;

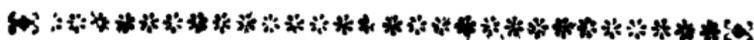
Le nom de ce Guerrier qui tout couvert de gloire ;

Du Vainqueur de PORUS surpassa la mémoire ;

Une arme très connue aux Peuples Indiens ;

*Une Nymphe jadis chez les Egyptiens ;
 Un des fils de JACOB ; du Monde une partie ;
 L'instant souvent fatal dans une maladie ;
 Le Métal pour qui l'homme affronte le trépas ;
 Une fleur dont EGLÉ' peut orner ses apas,
 Une Conjonction , une Ville en Espagne ;
 Une Rivière en France ; une autre en Allemagne ;
 Ce qui fait résonner le Roi des Instrumens ;
 Ce qui sert à former les plus beaux Vêtemens ;
 Le Père de GUSTAVE ; une des Atlantides ;
 Un Meuble de Dévoté ; une des Néréides ;
 Deux Notes de Musique ; un Aman malheureux ;
 Un Nid de Souveraine ; un Meuble dangereux ,
 Ce qui. . . Mais retenu par mon peu d'éloquence ,
 De crainte d'ennuyer je garde le silence.*





T A B L E.

E XAMEN du Chap. XII. du Traité sur la Tolérance.	363
Mes Glanures.	394
Lettre curieuse sur le nombre des Habitans de la Terre.	407
Nibilana.	411
L I V R E S N O U V E A U X.	
Histoire de l'établissement du Christianisme tirée des Auteurs Juifs & Païens.	421
Principes politiques sur le vœu des Protestans en France.	424
Etat & Déléces de la Suisse.	431
Histoire Militaire du Prince Ferdinand de Brunswich.	432
N O U V E L L E S A C A D E M I Q U E S.	
Epître d'un Père à son Fils, couronnée par l'Académie Française.	433
— à un Commerçant, laquelle a été part à l'accessit	437
Poëme sur la nécessité d'aimer, idem.	440
— sur le sort de la Poësie, en ce Siècle Philosophe, idem.	442
Epître sur l'insensibilité des Stoïciens, idem.	443
— aux Grands, luë dans la même Acad.	445
Prix Académiques	447
P I E C E S A M U S A N T E S.	
Lettres de Julie à Camille.	450
La Journée de l'Amour.	465
Madrigal.	466
Chanson.	467
Les Vendanges, Air de Basse.	467
Enigmes & Logogriphe.	468. 470